

Régionalismes et architecture en Belgique : l'apport des revues francophones (1918-1980)

Henry Pouillon, Ph Doctor UCLOUVAIN



Ces quelques pages synthétisent une recherche effectuée dans le cadre d'une thèse de doctorat¹ consacrée à l'architecte Roger Bastin (1913-1986). Son architecture a souvent été traitée de « régionaliste » bien avant que Kenneth Frampton² n'y accole l'adjectif « critique ». Une recension des principales revues belges d'architectures entre 1918 et 1980 a permis d'éclairer les significations variées de ce concept. Le lecteur consultera le corpus joint pour une étude plus précise.

A l'instar de la France³, le régionalisme en Belgique trouve ses origines au dix-neuvième siècle. On y décèle à la fois :

- l'influence du nationalisme. Les "renaissances" flamande ou mosane s'opposent aux styles néo-classique ou néo-gothique.

- la référence cherchée dans l'architecture traditionnelle ; à celle-ci est attachée une conception logique du plan. Cette référence se réduira progressivement aux éléments décoratifs et finira par se fondre dans l'éclectisme ambiant, par exemple lors de la reconstruction consécutive au premier conflit mondial.

L'architecture de la première reconstruction - pendant et après la guerre 1914-1918 – permet de mieux comprendre ces tendances régionalistes..

En comparaison avec les dégâts enregistrés en France, le premier conflit mondial en Belgique a surtout atteint les villes.

Malgré les efforts des modernistes, tels Van der Swaelmen ou Verwilghen, au fait des récentes théories sur l'urbanisme, la reconstruction s'effectue sans réelle planification, à l'échelon des ambitions et des conceptions locales. Les plans d'aménagement seront le plus souvent réduits à de simples modifications d'alignements.

Les habitations urbaines sont reconstruites dans un style considéré comme "le plus glorieux" au regard du passé de la ville. Une attention particulière est accordée aux centres des villes. On rebâtit "en style historique" des édifices qui, avant-guerre, n'en possédait aucun.

Deux attitudes dominent cette production : l'imitation précise des exemples anciens et la combinaison anachronique de styles différents. Dans les deux cas, la façade est traitée pour elle-même, et non comme la résultante du plan.

Les formes issues de la tradition régionale urbaine rejoignent l'arsenal des architectures éclectiques. Dans les années vingt, les critiques des architectes du Mouvement Moderne n'en seront que plus acerbes.

¹ POUILLON (H.), *L'habitation individuelle dans l'oeuvre de l'architecte Roger Bastin (1913-1986). Modernité ou régionalismes en Belgique ?*, U.C.L., 1997.

² Pour l'apparat critique nous renvoyons le lecteur à la thèse ci-dessus.

³ VIGATO (J.-C.), *L'architecture régionaliste. France. 1890-1950*, Paris, 1994.

Durant l'entre-deux-guerres, la querelle entre les architectes modernistes et les "traditionalistes" est vive. Elle porte non seulement sur le toit terrasse, mais aussi sur le refus, plus ou moins marqué, de l'ornementation en architecture.

Quelle place pour "l'inspiration régionale" dans ce débat ?

Les tentatives d'un Richard Acke en vue de concilier modernité et tradition régionale paraissent bien isolées.

Selon le client et le lieu de construction, le style varie⁴ ; l'éclectisme absorbant la référence régionale.

Sous la plume d'un moderniste comme Van der Swaelmen, le régionalisme présente deux visages :

- le ridicule des constructions "importées" - villas anglo-normandes au "style caleçon de bain";
- la rationalité constructive de l'habitat régional ancien, considéré comme modèle de "standardisation".

L'habitat rural est utilisé comme référence théorique, pour l'économie de son plan et pour l'utilisation logique qu'il fait des matériaux. Les sites ruraux doivent être protégés de l'envahissement de la maison de ville.

Louis-Herman de Koninck, peu suspect de régionalisme, reconnaîtra lui aussi le fonctionnalisme avant la lettre de l'habitat traditionnel⁵ .

Il est difficile de porter un jugement final sur le régionalisme durant l'entre-deux-guerres en l'absence d'une enquête archéologique.

A la lecture des articles consacrés au régionalisme ou l'évoquant, on peut néanmoins conclure à l'existence d'une gamme d'attitudes à l'égard du passé.

Quatre tendances semblent s'y dégager :

- l'importation d'un style régional étranger : château à Wezembeek en style anglo-normand, proche d'une reconstruction. Les tuiles plates de la couverture viennent de Normandie;

⁴ Ainsi utilise-t-on les termes de "marque gantoise" ou de "style Tudor et anglo-normand" pour qualifier certaines réalisations d'Octave Van Rysselberghe (1855-1929).

HENVAUX (Em.) et STEVENS (J.), *Octave Van Rysselberghe (1855-1929)*, dans *Aplus*, n°16, 1975, ps. 16-55.

⁵ *Pour Albert Callenaert, je consacrais mon temps libre - c'est-à-dire dimanche compris - à relever les fermes détruites par la guerre dans la vallée de la Senne flamande. Autre chance que ce contact avec ces constructions "sans architecte" issue du bon sens et de la logique, ce "fonctionnalisme" non encore ainsi dénommé où chaque chose est architectoniquement mise à sa vraie place sans s'embarrasser d'une superficialité ornementale ou d'autres contingences étiquetées "classiques". Ceci rejoignait mon attirance pour les choses si simplement exprimées, constructions littorales des pêcheurs, rurales des cultivateurs et des éleveurs bétailleurs.*

Cité dans DELEVOY (R.L.), CULOT (M.) et GIERST (M.), *L.H. De Koninck, architecte*, Bruxelles, 1980.

- le mélange éclectique des références, comme l'illustre la construction réalisée à Mouvaux par Charles Bourgeois : Louis XIV flamand, Louis XIII flamand ou tournaisien, granit anglais ou breton;

- l'utilisation décorative d'un élément traditionnel ancien comme, en ville, le pignon à gradins (la maison construite à Uccle par Adrien Blomme; les maisons de ville de Joseph Viérin); à la campagne, la toiture en chaume aux pans débordants ou les contreforts d'angle (les villas de Joseph et de Luc Viérin)

- une version décorative épurée qualifiée de régionaliste par Henry Van Monfort : les maisons de Jean de Ligne, Raymond Moenart, James Allard. L'absence de référence aux styles historiques ou aux éléments décoratifs régionaux caractérise cette tendance, dont le caractère majeur réside dans la simplicité et la principale allusion régionale dans les matériaux mis en oeuvre.

La troisième tendance, utilisant un décor spécifiquement régional ou local, semble promise à un avenir sans nuage.

En 1937, Van de Castyne propose un régionalisme dans lequel la structure en béton serait cachée par une façade typique, évoquant la ville où se construit le bâtiment.

Les desiderata des commanditaires du port autonome de Liège construit par Bastin et Dupuis après 1945 comprenaient des exigences fort proches de cette tendance.

Il semble légitime d'inclure dans cette catégorie les maisons construites à Everberg par Pons et Le Maire de Warzée.

L'architecture du régionalisme emploie fréquemment les matériaux locaux.

Pour Edward Léonard (1924), l'utilisation des matériaux locaux permet d'obtenir l'unité recherchée avec le site et une fusion probable entre les tendances rationnelle et régionaliste en architecture.

Pour Paul Jaspar (1933), le régionalisme s'éteint, faute de ces matériaux et de la main d'oeuvre capable de les utiliser.

Cette divergence d'attitude - conservatisme de Jaspar, tentative d'intégrer matériaux locaux et modernité de Léonard - se reflète dans les écrits publiés durant la seconde guerre mondiale par les artisans de la "deuxième reconstruction". L'utilisation des matériaux locaux s'avère alors indispensable, vu la pénurie d'acier, par exemple.

Mais la principale caractéristique de la philosophie régionaliste durant la seconde guerre mondiale réside dans sa conception urbanistique projective.

Malgré les maladresses d'un discours présentant le conflit comme une opportunité d'établir une architecture nouvelle, malgré les relents de revanche parfois sensibles dans la critique de la reconstruction précédente, les idées, exprimées surtout par E. Henvaux, influencé probablement par Raphaël Verwilghen, sont tournées vers l'avenir.

La nécessité d'un urbanisme, prenant en considération la région dans toutes ses

composantes, des ressources du sous-sol aux développements économiques prévisibles, constitue l'idée majeure de ce régionalisme. Non plus tourné vers un passé limité à ses manifestations décoratives, le régionalisme selon Henvaux intègre protection des sites et développement rural. N'a-t-il pas proposé en 1943 la création de villages témoins en Wallonie⁶, initiative reprise ensuite par la Région wallonne ?

Dans l'immédiat après-guerre, le "régionalisme des matériaux locaux", les seuls disponibles en 1940 et 1941, domine les conceptions architecturales.

Il s'agit d'adapter aux exigences modernes de l'hygiène et du confort une architecture respectueuse des caractères locaux.

L'initiative de l'association "La Renaissance des Ardennes" (Concours de fermes et de maisons ardennaises), ou les contraintes liées au projet pour la maison du port autonome à Liège, en fournissent deux exemples.

Les idées d'Émile Henvaux sont relayées par Charles Van Nueten en 1949. Sous l'influence de Wright et de Neutra, une humanisation d'un fonctionnalisme s'est produite : matériaux modernes et locaux, laissés apparents; conception logique du plan; implantation respectueuse du site en constituent les caractéristiques principales. Seul lien entre cette humanisation et le concept de régionalisme : l'emploi du matériau local.

La standardisation constitue pour Van Nueten et pour de Koninck la seule réponse possible à la demande de logements. Le régionalisme qui sévit dans l'immédiat après-guerre ne constitue pour ce dernier qu'une "anecdote dans la grande histoire de l'art de construire".

Le régionalisme disparaît progressivement du débat architectural tel que les revues d'architecture en rendent compte.

Certaines conceptions régionalistes subsistent cependant.

En 1956, Pierre-Louis Flouquet se félicite de la disparition des "villas de style local" et des "toitures de chaume" dans les oeuvres retenues en vue de l'obtention du prix Van de Ven. C'est "la défaite du régionalisme", écrit-il. Il signale cependant "quelques toits de jonc et quelques tourelles à clochetons valant des constructions autrefois nanties de mentions honorables".

Le "régionalisme des matériaux" s'est-il dissout en Belgique à travers les contraintes administratives ?

En 1959, la section du Brabant du Conseil économique wallon publie "Brabant wallon,

⁶ Henvaux propose Solre-Saint-Géry.

HENVAUX (Em.), *L'urbanisme et la vie régionale. Villages témoins*, dans *Reconstruction*, n°26, 1943, ps. 12-14.

banlieue verte de la Capitale". La critique de cette brochure paraît dans la revue Architecture⁷

On peut y lire notamment les conseils donnés par la Ligue Esthétique Belge :

Pour vos maisons, garder la simplicité des formes et des ornements, la sobriété des matériaux, et le classicisme des couleurs.

Les constructions excentriques se démodent rapidement. Dans les beaux sites, construisez classique et régional. Évitez le toit plat ou à un versant. Bannissez les toitures en gris clair.

Le croisillon aux fenêtres augmente le cachet et la tenue des maisons anciennes, campagnardes ou stylisées. A la campagne, construisez bas.

Et sous la plume du critique :

Il est vraiment dommage qu'un organisme qui se donne pour mission de faire "moderniser" une région et de l'amener à la pointe du progrès le fasse au nom de principes périmés et sous l'égide d'une Ligue qui, comme l'écrivait le critique d'art L.L. Sosset, se prétend "esthétique" et mène, en Belgique, une campagne tendant à imposer l'idée de cités folkloriques et sentimentales, freinant ainsi, par le trouble qu'elle répand dans un public mal informé, une évolution progressiste.

Pauvre Charte d'Athènes, toi qui a marqué de ton empreinte l'évolution de l'architecture et de l'urbanisme, sauf la Belgique trop souvent attachée à des préjugés d'un autre âge. Puisse le Conseil Économique Wallon prendre conscience de ce que tu représentes dans l'évolution du monde d'aujourd'hui et "l'esthétique belge" sera mieux défendue parce que de son temps...

Un régionalisme administratif, tourné vers le passé, restrictif et protectionniste, sous-tendrait-il le code wallon de l'urbanisme ? C'est l'opinion exprimée en 1995 par Mathu, à propos de la réalisation primée par l'Association Royale des Architectes du Hainaut Occidental.

Isoler l'architecture régionaliste de la production courante est malaisé voire impossible. Nous émettons l'hypothèse suivante.

A côté des reconstitutions plus ou moins fidèles de l'habitat historique, dont le champ d'application se limite le plus souvent aux "villages folkloriques" et aux "Joyeuses Belges" des expositions internationales, l'éclectisme s'est nourri depuis un siècle des changements successifs intervenus dans l'architecture belge.

Une conception "socialement classante" de l'habitat, s'exprimant surtout par les façades, a soutenu et soutient encore l'emploi des décors les plus variés : régionaux ou

⁷ J.V.G., *Brabant wallon et esthétique*, dans *Architecture* 28, n°28, 1959, ps. 235-236.

étrangers, historiques ou modernes. L'architecture dite "Art Déco" ne dérive-t-elle pas, avec son ornementation "marine", des premières réalisations du Mouvement Moderne ? Dans la production courante, pignons à gradins et larges baies vitrées côtoient le retour en force de l'architecture "en style", sous l'influence du post-modernisme. Contreforts d'angle et tourelles médiévales. Frontons grecs et toits couverts de chaume.

Le régionalisme ne constituerait sans doute plus qu'une des sources du répertoire de l'éclectisme ambiant ?



Le régionalisme de la reconstruction en Belgique après 1918 ; les trois voies dégagées par Jo Célis :
1 « interprétation poussée de formes traditionnelles » Roeselare Grote Markt 4, René Doom 1921
(Resurgam, La reconstruction en Belgique après 1914, Bruxelles, 1985.)

Vanderhisballie, Eelkje, Roeselare Grote Markt 4, Agentschap Onroerend Erfgoed (AOE),
02-07-2009, <https://beeldbank.onroerenderfgoed.be/images/113302>, consulté le 16/09/2022.



Le régionalisme de la reconstruction en Belgique après 1918 ; les trois voies dégagées par Jo Célis : 2 « reconstruction minutieuse d'anciens exemples » La maison Biebuyck, Diksmuidestraat 48 (Ieper).

(Resurgam, La reconstruction en Belgique après 1914, Bruxelles, 1985.)

Vanoverberghe, Delphine, Ieper Diksmuidestraat 48, IOED CultuurOverleg Zeven (CO7),01-08-2018, <https://id.erfgoed.net/afbeeldingen/395729>, consulté le 16/09/2022.



Le régionalisme de la reconstruction en Belgique après 1918 ; les trois voies dégagées par Jo Célis : 3 « amalgame d'éléments de styles traditionnels »

(Resurgam, La reconstruction en Belgique après 1914, Bruxelles, 1985.)

Alfons Van Coillie (Roeselare), 1921 pour le n°7

Vanneste, Pol, Roeselare Grote Markt 6-7-8, Agentschap Onroerend Erfgoed (AOE), 19-11-2021, <https://id.erfgoed.net/afbeeldingen/409317>, consulté le 16/09/2022.



Brugge Eekhoutstraat 4, Joseph Viérin, 1905
(voir DELETANG (M.), Un maître du régionalisme. Joseph VIÉRIN, dans Bâtir, n°43, 1936, p. 737)

Vanderhispsallie, Eelkje, Brugge Eekhoutstraat 4, Agentschap Onroerend Erfgoed (AOE), 16-09-2009, <https://id.erfgoed.net/afbeeldingen/116858>, consulté le 16/09/2022.



Villa Mahinette, De Haan Prins Karellaan 17, Joseph et Luc Viérin, 1936
(voir MOENAERT (R.), Villas jumelées à la côte belge, architecte Luc VIÉRIN, dans Habitat, Habitations, n°2, 1956, ps. 15-18)

Becuwe F., « De Haan Prins Karellaan 17 », THV Monument in Ontwikkeling & Kleio, Vlaanderen Onroerend Erfgoed, 16/11/2010, <https://id.erfgoed.net/afbeeldingen/163647>, consulté le 16/09/2022.

Le régionalisme selon Henry van Monfort ;
maison rue Liétard 44 à Woluwé-Saint-Pierre ; architecte Jean de Ligne, 1922
(VAN MONTFORT (H.), La maison, dans L'émulation, n°8, 1924, ps. 113-118; n°9, 1924,
ps. 129-137; n°10, 1924, ps. 145-152; n°11, 1924, ps. 161-170.)

© SPRB-DMS

<https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/17550#&gid=null&pid=7>, consulté le
16/09/2022

Avenue_Maurice.26, James Allard.1923

© SPRB-DMS

https://monument.heritage.brussels/fr/Ixelles/Avenue_Maurice/26/21534, consulté le
16/09/2022



Maison à Hove (1978-1979) ; architecte de Martelaere (groupe SILO)
(voir BRUGGEMANS (J.) et NEYS (D.), Quelle place pour la jeune architecture ? , dans
Aplus, n°77, 1982, ps. 3-17.)

Vlaamse Gemeenschap, Hove Neckersbeemd 3, Agentschap Onroerend Erfgoed (AOE), 09-04-
1983, <https://id.erfgoed.net/afbeeldingen/152430>, consulté le 14/03/2023.

Enquête à travers les revues francophones d'architecture : le régionalisme de 1918 à nos jours.

Les articles édités ici sont le résultat d'une enquête à travers les revues belges d'architecture suivantes :

- L'émulation (1921-1939)
- Rythme (1948-1967)
- La Cité (1919-1935)
- Architecture (1952-1970)
- Clarté (1928-1939)
- Bâtir (1932-1940)
- Reconstruction (1940-1944)
- Art de Bâtir, Architecture Urbanisme Habitations, Habitat Habitations (1940-1961)
- La Maison, Environnement (1945-1971)
- Aplus (1973-)

Le terminus a quo de l'enquête est l'année 1918; avant cette période, le problème du régionalisme est traité dans Resurgam. Le choix de ces revues n'est pas exhaustif; il ne prend pas en compte la partie néerlandophone du pays; les revues ont été sélectionnées pour le rôle qu'elles ont joué dans le débat architectural. voir [VAN LAETHEM (F.), Écrire l'architecture, dans Les Cahiers de La Cambre Architecture, n°4, 1987, ps. 300-319.]

Le dépouillement est exhaustif pour tous les articles où les termes d'architecture régionaliste ou de régionalisme apparaissent dans le titre; ainsi que pour tous les articles de fonds concernant l'architecture en général et l'habitat en particulier.

**VAES (H.), L'EXPOSITION DE LA VIE RURALE AU PALAIS
D'EGMONT. LE SENS DU REGIONALISME, DANS LA CITE, N°6, 1919,
PS. 103-105.**

[C'est l'auteur qui souligne]

[Commissaire Général de l'Exposition de la Vie rurale, tenue dans le cadre de
l'Exposition de la Reconstruction, en septembre 1919]

Un peuple qui trahit son passé perd
toute noblesse

Le Régionalisme est essentiellement la lutte du pittoresque contre l'uniformité; c'est l'esprit de la tradition qui se perpétue au milieu de la transformation des idées et de la vie et qui alimente notre sens du beau aux sources intarissables des génies locaux.

Grâce à lui nous pouvons donner une physionomie personnelle et imagée à nos conceptions. Lorsqu'on veut symboliser un pays, dit **de Montenach** avec beaucoup d'à-propos, c'est un paysan ou une paysanne dans leur costume régional qu'on va chercher. Si on veut figurer le type d'habitation d'un peuple, c'est la maison rurale qui s'impose comme image.

La recherche et l'étude des constructions anciennes à la campagne ne sont pas faites dans le but d'établir un dogme régionaliste rigide et étroit, mais elles doivent servir à remettre en honneur les principes dont l'emploi a pu créer leur diversité savoureuse, leur aspect vivant et agreste.

D'aucuns voient dans le régionalisme une sorte d'incantation magique à l'usage des pasticheux et des impuissants. S'il ne s'agissait que de copier, oui, et ce serait cependant déjà mieux que de faire ce que l'on a produit depuis des années. D'ailleurs copier textuellement n'importe quel modèle ancien est une chose impossible à cause des nécessités de l'exploitation rurale et de la vie moderne.

Mais l'étude du régionalisme est indispensable car il donne l'indication exacte des besoins locaux et confère à ceux qui la pratiquent le sens de l'endroit, qualité si précieuse qui devient parfaite si elle est complétée par l'esprit de la proportion et du rythme.

Aussi est-ce pour de multiples raisons qu'on demande d'assurer la sauvegarde des constructions rurales anciennes et qu'on en provoque l'étude approfondie.

C'est qu'elles constituent, en effet, des témoins d'une valeur inappréciable des moeurs et des usages de jadis, c'est que sous leurs visages rudes et rustiques elles sont une leçon d'harmonie architecturale et une expression profonde de la pensée humaine? C'est aussi que la grâce qu'elles possédaient en naissant a gagné en émotion par l'accumulation des siècles et des souvenirs. Ne pourra-t-on jamais en dire autant des banales maisons modernes sans visage ni sourire érigées dans nos campagnes suivant le misérable type uniforme venu des villes ?

Cet arrêt brusque dans le développement normal de la construction rurale coïncide avec une époque où on n'a plus tenu compte des exigences du milieu; c'est alors que partout s'est répandu ce type d'habitation coulée dans un moule indigent et inapproprié. On avait perdu de vue que la maison campagnarde pour être utile, saine

et probe, doit se plier aux nécessités qui la créent et se modeler suivant les exigences du climat, du terrain, des cultures, des matériaux locaux.

Vérités élémentaires mais combien oubliées. Qu'est-ce donc qui donne aux maisons rurales bien comprises tant d'attraits divers, si ce n'est qu'elles expriment avec bonheur et avec un sentiment si juste, leur dignité de foyer familial; on veut, en les voyant, qu'elles ne soient pas le logis banal où on ne fait que passer et où on ne s'attarde pas.

Elles sont le complément indispensable du paysage, l'accident pittoresque qui l'anime, l'élément humain qui l'ennoblit au plus haut titre.

La connaissance de l'adaptation au milieu le "sens de l'endroit" semblait prendre en Belgique. Peu d'architectes connaissaient l'architecture rustique de nos contrées et se multiples faces. N'a-t-on jamais, dans une école ou une académie, montré la beauté simple et grave d'une maison rurale ancienne, le sens de la mesure et de la proportion qui s'y trouve toujours ?

L'attention des autorités gouvernementales et du Grand Public avait maintes fois été attirée avec beaucoup de raison sur la conservation des sites, mais on négligeait de s'occuper de la construction rurale qui cependant fait partie intégrante du paysage et peut par sa laideur en compromettre la beauté.

La Commission d'Embellissement de la Vie rurale a eu l'honneur d'être la première à signaler l'importance capitale de la maison des champs, tant au point de vue économique qu'à celui de l'aspect du pays. Par son initiative, elle est arrivée à la faire apprécier à son véritable mérite. Elle a voulu restaurer le village dans sa dignité historique, dans sa fonction économique si primordiale dans la vie de la nation. Un village n'est ni une chose secondaire, ni un objet de vitrine. C'est une partie du pays qui travaille, pense, agit, produit. Il a donc droit à un milieu favorable à son développement, en rapport avec ses besoins, et à un cadre digne de lui.

On lui a tout enlevé, sa beauté touchante, son pittoresque, ses vieilles coutumes, ses usages millénaires, ses meubles rustiques, ses plaisirs champêtres, en [sic] on ne lui a rien donné à la place. On a favorisé à l'excès l'exode vers les villes, lui mesurant avec parcimonie le moindre des plus petits subsides. Aucune amélioration moderne n'y était introduite, l'enseignement réduit au strict minimum, et si encore on lui avait conservé son vieil esprit traditionnel, on aurait au moins sauvé sa vie intérieure et son existence saine et probe.

La renaissance de l'architecture régionale n'est qu'un des côtés du problème de l'amélioration et de l'embellissement de la vie rurale. Elle est d'ailleurs fonction des autres éléments qui le composent et qui sont la restauration de l'esprit local, l'introduction des fêtes commémoratives en souvenir de la guerre mondiale destinées à relever le niveau moral des habitants, la création des centres civiques et récréatifs, l'introduction de l'hygiène, les distributions d'eau, l'électricité, les transports mécaniques, l'amélioration des cultures et des plantations.

La transformation de ces éléments, qui constituent une sorte de déterminisme physique et moral de la demeure du paysan, apportera évidemment dans sa conception une physionomie nouvelle qui ne pourra que s'apparenter aux conditions les plus vivaces du régionalisme.

A l'exposition du Palais d'Egmont, la Commission d'Embellissement de la Vie rurale avait pour but de mesurer le chemin parcouru, de voir les possibilités de réalisation, de se rendre compte si la route choisie est la bonne et conduira à la vérité. Quoiqu'elle n'ait pu montrer que le résultat d'études et d'investigations préparatoires et quelques rares essais contrariés par une longue période de guerre, elle a pu constater que l'effort était unanimement approuvé et encouragé.

Grâce au travail de plusieurs années conduit sans défaillance dans toutes les sections provinciales, elle est parvenue à ouvrir les yeux sur les beautés agrestes du pays et à attirer l'attention du Grand Public sur l'importance de la maison rurale. Bien des artistes ignorant hier de l'art régional commencent à se pénétrer aujourd'hui de ses caractères essentiels. Il ne faut pas que les constructions régionales futures donnent à croire qu'on y joue des travestis. Ce qu'il faut appliquer, ce n'est pas l'élément décoratif, c'est l'élément constructif; on doit retirer de l'étude de l'architecture régionale la gravité et la sobriété, le tact et le rythme, la grâce ou la rudesse par l'emploi des matériaux locaux [sic].

Sous la poussée des exigences modernes, le retour à l'esprit traditionnel ne pourra que provoquer des formules régionales nouvelles qui seront l'expression fidèle de la renaissance de la Belgique.

&&&

ARCHITECTURE REGIONALISTE, DANS L'EMULATION, N°8, 1932, PS. 233-239

Propriété de M.L.S. à Mouvaux (Nord, France), Charles Bourgeois, architecte à Tourcoing. [*Un corps de logis principal, illustré; une ferme, non illustrée*]

L'habitation de Monsieur L. S. est érigée dans une propriété de très grande envergure. Cette propriété, primitivement immense, est divisée en plusieurs lots représentant chacun une somme respectable d'hectares. Elle se trouve sur l'ancienne route de Lille à Tourcoing.

[...]

Son style en est simple; il n'a d'autre prétention que de rappeler le Louis XIII que l'on retrouve encore dans la Flandre et principalement le Tournaisis. Certains éléments nous rapprochent également de la construction anglaise ou de celle que l'on retrouve dans une partie de nos vieilles provinces françaises disposant de granit? Nous connaissons pas mal de régions, soit en Bretagne, et comme dans tout le Tournaisis, où les fenêtres sont encadrées ainsi d'un appareillage irrégulier de couleur gris-bleu comme le sont les pierres de l'habitation en question, provenant des carrières du Tournaisis, qui s'utilisent à peine équarries. Les remplissages sont recouverts d'un enduit de ton bis, mortier de chaux et gravier de rivière.

La toiture est en tuiles de Bellefille, aux tons rose orange extrêmement variés et formant des jeux de couleur particulièrement chauds.

Toutes les boiseries sont en chêne fumé.

Tout l'ensemble se présente dans ces conditions, d'une ligne rustique en même temps que d'une coloration chaude, tranchant nettement sur le fond des pâtures et des verdure qui l'entourent.

Tout cet ensemble, qu'il s'agisse de la façade principale, où certaines boiseries comme la porte d'entrée et les portes de garage inspirées des vieilles portes d'habitation de la région lilloise ont été traitées avec un maximum de soins, dénote surtout une recherche des lignes pittoresques, sans y avoir mis le souci de la grande forme architecturale du château.

Les façades extérieures des garages et communs, c'est-à-dire la façade gauche de tout l'ensemble est dans ce sens pittoresque et l'architecte n'a pas craint, malgré le style Louis XIII plutôt caractérisé, d'y traiter toute une baie dans un style Louis XIV flamand, avec les consoles de même pierre inspirées du style du Brabant où le balcon en fer forgé semble évoquer l'époque d'une ajoute formant un point précieux dans une façade n'ayant point la même origine que la construction proprement dite. C'est de l'architecture traitée pour le plaisir de l'oeil et non pour la sévérité des formes.

[...]

La ferme est tout à fait inspirée des fermes régionales. Un corps de bâtiment principal donne sur la grand route et se retournant par deux axes venant former dans l'ensemble les trois côtés de la cour intérieure, clôturée sur son quatrième côté par deux petits murs d'appui en bordure des potagers.

Cette construction, dans son corps de logis principal, est restée comme toutes les fermes de la région du Nord, c'est-à-dire que dans son axe, ce corps de logis s'élève pour former une espèce de tour, sous laquelle se trouve le porche d'entrée.

Les matériaux sont également la pierre de Tournai appareillée en moellon, de la brique du pays, des tuiles flamandes. Les fenêtres, en arc tudor, exécutées en briques moulurées, sont obstruées par les châssis à meneau de bois classiques de Flandres, dans lesquels s'enchâssent les volets peints en deux tons.

Cette ferme contient une habitation de jardinier, une habitation de chauffeur, et différents bâtiments d'annexes utiles au jardin ou à l'habitation : remise à outils, buanderie...

L'étage du corps de logis contient les chambres des habitants.

L'étage des ailes contient des greniers et des séchoirs.

Un bâtiment de retour sur l'une des ailes rappelle l'ancien "caril", c'est-à-dire remise à chariots des vieilles fermes, dont tout l'ensemble rappelle ici celles du XVI^{me} et XVII^{me} siècles, comme il en subsiste encore en quelques endroits, épargnées aux cataclysmes dans les Flandres.

Ch. B.

Maison de campagne de M.E.D. à Spa; architecte A.C. Duesberg. [illustrée]

Cette maison de campagne, située sur les hauteurs de Spa-Extensions, jouit vers le Sud-Est et vers le Sud-Ouest d'une vue très étendue sur Spa, ses bois, et les hautes fagnes qui les dominent.

[...]

Les matériaux employés pour les maçonneries se sont trouvés par hasard tout à fait régionaux; les murs sont en moellons extraits à une lieue de là, les encadrements en pierre de taille du pays, la toiture [à la Mansard] en ardoises.

La forme générale et celles des détails sont dans la tradition locale; les mêmes toits se trouvaient à un Waux Hall de Theux (du 18^{ème} siècle), mutilé depuis. Le programme était de faire une enveloppe à un intérieur tout à fait classique.

A.-C.

D.

Château de M. le Baron L. à Wesembeek (Brabant); architectes Chandler, Raisin et Heyninx. [illustré].

Matériaux employés : façades en moellons appareillés "Roche de St. Maximin"; toute la charpenterie extérieure, encorbellements, colombages, en bois de chêne massif, teinté à l'huile de lin bouillie; la couverture en tuiles plates, provenant de vieilles constructions et amenées de Normandie; ces vieilles tuiles donnent à la toiture un jeu de tons particulièrement agréable.

&&&

JASPAR (P.), A PROPOS DE L'ARCHITECTURE REGIONALE, DANS
BATIR, N°9, 1933, P. 321.

[C'est l'auteur qui souligne]

[Lettre ouverte de l'architecte Paul Jaspar, membre correspondant de l'Académie des Sciences et des Arts de Belgique, non illustrée]

Vous désirez un parallèle entre l'art régional et l'art moderne, autant demander le parallèle entre l'archéologie et le modernisme. Je dois constater de suite les faillites de l'art régional que je ne crois plus applicable qu'à la conservation de nos vieux souvenirs.

L'utilisation de nos connaissances d'art ancien ne peut plus servir, en effet, à édifier des monuments dans le genre local, c'est-à-dire avec des matériaux locaux, par raison d'économie. En effet, ceux-ci ont disparu du marché parce que les tendances commerciales et industrielles mettent à notre disposition tous les produits extérieurs, voir exotiques, et réservent la fourniture des matériaux locaux à l'exportation; voici quelques exemples :

Nos belles pierres à bâtir ou bien sont exportées à l'état brut, ou bien brisées et pulvérisées même pour être employées dans les bétons;

Nos terres à briques ne permettent pas de faire les briques de façades; celles-ci sont importées de Boom ou de Nieuport et même ces dernières sont fabriquées, en tout ou en partie, avec des terres de Silésie ou d'ailleurs...

Nos chênes ne servent plus qu'à faire des billes pour chemins de fer mais, en revanche, nous importons des chênes français de Hongrie, ou des contreplaqués [sic] ... les sapins nous viennent de Russie et même du Canada et du Japon.

Mes connaissances, que vous vous plaisez à évoquer, ne pourraient plus me permettre de construire en architecture locale car, non seulement les matériaux nous manquent, mais la main d'œuvre nécessaire a disparu et l'ignorance des méthodes anciennes de construire est absolue; l'on peut affirmer qu'il n'y a plus de maçons, qu'il n'y a plus de menuisiers, qu'il n'y a plus de ferronniers, qu'il n'y a plus d'ardoisiers, etc. : parce que la brique ne sert plus que de revêtements ou de cloisons et n'est plus partie agissante;

parce que les bois ne se livrent plus qu'en contreplacages, que les châssis de fenêtres deviennent métalliques et sont fabriqués à la machine; que les portes sont fabriquées mécaniquement avec des bois déroulés;

enfin que la toiture plate a tué la charpente et, du même coup, les toitures obliques avec toutes leurs complications et tout leur décor si pittoresque.

La logique, qui était à la base des constructions régionales en matériaux régionaux, n'a plus de raisons de trouver son application : le béton, qui permet toutes les fantaisies, même les plus osées, les métaux inoxydables, la soudure autogène, l'éternit, les applications du bitume, bref toutes les facilités de mise en œuvre et les nouveaux matériaux de construction sont peut-être susceptibles de créer un art nouveau, mais non régional.

Le mépris pour l'art est tel que, en plein Bruxelles, au boulevard Adolphe Max, la jolie maison de Henry Beyaert, en Renaissance régionale, qui a remporté la première place et la première prime pour les constructions y érigées après le voûtement de la Senne, a pu être transformée de façon ignoble avec l'approbation de l'Administration Communale et que mes efforts pour en obtenir la réfection et la conservation n'ont pas été secondés ni par la dite Administration, ni par la

Commission Royale des Monuments et des Sites, et ce, malgré l'appui de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Beaux-Arts.

Incurie et laisser-faire !...

Je semble plaider contre mes convictions !... Ai-je perdu la foi ?... Jugeons aux résultats : la construction moderne n'est-elle pas basée sur l'erreur, je dis l'erreur en général ?... Sitôt construite, l'œuvre moderne commence à mourir et meurt vite : l'entretien en est impossible, car la réparation l'est aussi. La preuve en est dans les détritiques qui s'accumulent aux abords de nos habitations, et leurs amas sont éloquents !... débris de béton, d'éternit, émaillés, voire d'objets mobiliers : fauteuils chromés, boîtes à conserves, etc., etc., tous irréparables et indestructibles dès au hors d'usage. Duhamel les signala, se bornant au mobilier.

Que fera-t-on des vieux "gratte-ciel"?... Ford écrase les vieux autos ! il faudra être plus fort que Ford pour en venir à bout !... O Progrès, voilà, donc de tes coups !...

Nos constructions régionales, elles, ont traversé les siècles et peuvent être réparées !... mais, je crains que l'art régional n'ait bien fini son temps et que rien encore ne permette d'augurer sa résurrection : il faudrait tout réapprendre à la nouvelle génération; le passé est bien mort, nous ne pouvons qu'embaumer ses cadavres pour les conserver, à tout hasard, à l'admiration et aux méditations des races futures...

&&&

DELETANG (M.), UN MAITRE DU REGIONALISME. JOSEPH VIÉRIN, DANS BATIR, N°43, 1936, P. 737.

Un Joseph Viérin est de Bruges comme l'étoile est du ciel et le reflet des eaux : naturellement et par ceci même poétiquement. Élevé dans l'atmosphère de la Flandre maritime, il pratique sans effort une architecture régionale harmonieuse et tonique. Nombreuses sont ses œuvres qui témoignent ouvertement du bonheur de créer. Il semble qu'il lui suffit, en des moments inspirés, de laisser sourdre de lui les cadences aimées comme un flux de source ou les rythmes sonores d'une symphonie. Un grand amour pour l'intimité familiale, une grande confiance en la Nature conductrice s'unissent pour marquer de force douce et pure ces maisons, où la sensibilité ne tombe jamais à la sensiblerie.

La période des œuvres de tradition historique nous intéresse moins que celle des constructions rurales, particulièrement d'habitations.

Des églises ? Nous connaissons les mérites de celles de Dixmude, de Nieuport, de Houthulst et de Lampernisse, où l'obligation de reconstruire dans le style ne put empêcher l'architecte de créer des silhouettes nobles. Il en fut de même pour certains bâtiments civils, tels que ceux de la banque de Bruges, des hôtels de ville de Dixmude, de Nieuport.

Dans l'ordre monumental, c'est avec la chapelle des Révérends Pères Dominicains, au Zoute, d'un caractère rural si magistral, que nous voyons poindre une orientation nouvelle annonçant les églises Saint-Bavon, Saint-André et surtout celles de Notre-Dame de la Panne et du Sacré-Coeur, au Zoute.

Celles-ci nous font assister au miracle d'une sensibilité qui se décante brusquement et semble se choisir une orientation nouvelle, conforme à la poussée

générale de l'architecture de ce temps. Abandonnant le caractère conservateur du régionalisme de ses premières créations, l'architecte Joseph Viérin transpose son désir d'art et ses connaissances dans des formes nouvelles, plus proches de nous. Une inégalable connaissance du rythme plastique et des ressources plastiques et idéales des plans marquent ces bâtiments, leur conférant une extraordinaire force d'affirmation.

Cette évolution s'affirme aussi distinctement dans une suite de constructions pleines de qualités, allant du musée de la ville de Bruges à l'École Saint-Pierre, édifiée dans cette localité.

Dans l'ordre des habitations rurales, de celles du Baron Snoy, de Henry Wauters, l'une et l'autre au Zoute, jusqu'aux villas Buisschaert, Nolf et Everaert à Courtrai; Van Meulemeester, Rubbrecht, Glujoot et Petitat à Bruges ou Swaters au Zoute, le même dépouillement s'opère, qui éclaire plus nettement le sens familial et la sérénité digne d'admiration de la belle conception rurale.

Noblesse des jeux de volumes, ses surfaces et des ouvertures; toitures expressives aux cheminées hardiment silhouettées, servant à la fois l'élan du foyer et le prestige de l'habitation; combinaisons frustes mais sensibles de briques de la région, de tuiles nettes ou de couvertures de chaume, d'enduits de chaux ou de goudrons aux vifs contrastes : tout parle de confiance et de joie, délicatement.

Il nous plaît de saluer en Joseph Viérin l'un des maîtres incontestés de notre architecture régionale et de nous réjouir de constater qu'il sut, en collaboration avec son fils et continuateur désigné l'architecte Luc Viérin, s'élever à des conceptions neuves sans renoncer à la douce majesté de ses oeuvres anciennes.

&&&

FLOUQUET (P.-L.), MESURE DU REGIONALISME. LES VILLAS NOUVELLES DE FRANZ COPPIETERS, DANS BATIR, N°67, 1938, PS. 253-254.

La querelle du régionalisme et de l'architecture d'esprit universel met fréquemment aux prises les architectes, comme la querelle du classicisme et du romantisme allumait, jadis, l'ire des écrivains.

Pour les uns, l'architecture doit être l'expression d'une société supérieure, tendant inlassablement à réaliser une unité humaine transcendante, au-delà des contingences locales et des limitations de frontières. Elle veut affirmer par devers toutes contraintes les droits essentiels de l'esprit. Elle rêve essentiellement de qualité architecturale, malgré les exigences ethniques que d'ailleurs ses tenants n'entendent pas contrarier, mais utiliser techniquement.

Pour les autres, l'architecture doit être visiblement, ni plus ni moins que les autres arts, une émanation du groupe humain et du milieu social dans lesquels elle puise sa force et son élan vital, et qu'elle aurait pour mission de servir en exprimant visiblement ses caractères. Elle servirait ainsi puissamment l'unité de chaque groupe dont elle maintiendrait ou exalterait les vertus particulières. Elle constituerait dans sa pureté primitive, raciste, un apport au patrimoine universel considéré comme la réunion de traditions de tous les terrains.

Les positions semblent donc inconciliables. De part et d'autre les partisans échangent de beaux cris de passion. Nous avons connaissance, des deux côtés, d'étincelantes satires.

Les reproches faits aux architectes de tradition dite locale, les romantiques de la tradition régionale, ne sont pas moins vifs que ceux par lesquels ripostent ceux-ci, prenant à parti les confrères attachés à l'esprit d'une architecture universelle, présentée préjorativement [sic] comme l'art du siècle.

La vérité, pour relative qu'elle soit, est aussi simple qu'elle est nulle. Le siècle a raison, dynamiquement parlant, puisqu'il répond au profond besoin de renouvellement qui nous fait adopter ses propositions architecturales (constructives et esthétiques) comme un perpétuel rajeunissement. L'architecture régionale elle-même ne peut échapper à cette loi de nécessité qui exprime la vie et défend la souplesse et la durée de l'espèce.

Pourtant, s'il faut louer les architectes (comme les écrivains) qui expriment dans leurs oeuvres le magnifique élan vers l'art universel, ce rêve "humaniste" dont se nourrissent des siècles de notre civilisation, il serait téméraire de méconnaître la valeur d'oeuvres d'inspiration nationale, ou si l'on veut "patriale" justifiées par une double aspiration sentimentale et historique, et qui font plus intimement encore les conditions morales et ethniques.

Deux traditions s'affrontent. De leur choc naît un double mouvement de progression propre à faciliter la cause de l'architecture, laquelle en fait se situe au centre et au-dessus de chacun des problèmes esquissés.

Chaque formule est bonne, probe en soi, et digne de vivre dans la mesure où, tout en affirmant avec clarté l'un des aspects susdits de la vie de l'esprit, elle sert honnêtement la dignité architecturale et la beauté.

A jamais, qu'il ambitionne de prolonger l'une ou l'autre de ces traditions, l'universelle ou la régionale, la collective ou l'individuelle, la classique ou la romantique, l'intellectuelle ou la sentimentale, l'architecte, se doit, impérativement, de créer selon la paix des résistances et la grâce des proportions : solidement et sobrement, calmement et harmonieusement.

Plus d'une fois nous avons présenté des oeuvres d'architectes évoluant du régionalisme vers des conceptions plus universelles et nous les approuvions de chercher sur un plan plus élevé sans doute des raisons de croire dans la grandeur de l'architecture. Nous avons aussi signalé que de bons esprits accomplissaient une route différente, des conceptions dites "internationales" de l'architecture moderne retournant vers les beautés toutes intimes et rustiques de la tradition régionale. Sans rompre avec la joie d'édifier des habitations ensoleillées et souriantes, édifiées sur des plans intelligents, Franz Coppieters est de ceux-ci. Les villas illustrant ce texte montrent qu'il peut être différent sans déchoir.

S'il est vrai que son évolution fut provoquée par l'amour d'une expression architecturale informée par l'âme flamande et formée par elle en ses caractères apparents, ouvrons-nous à l'orgueil simple et profond de son affirmation. Et considérons, non par comparaisons avec les qualités de certains principes du "cosmopolitisme architectural", mais en elles-mêmes, objectivement, les qualités très réelles de ces constructions.

La villa à Deurle, tout spécialement, dont nous reproduisons la façade principale et le plan du rez-de-chaussée [le plan de figure pas] témoigne d'une étude approfondie du problème de l'habitation familiale flamande.

Avant toute chose, c'est un foyer. Entendons une maison conçue et réalisée pour l'existence intime, réaliste et harmonieuse d'un groupe d'êtres unis.

Tout ici concourt à créer l'atmosphère idéale du nid. Le plan est distribué selon les meilleurs principes de l'utilité pratique, l'aspect intérieur et extérieur concourt

à une unité : proportions élégantes et d'une échelle purement humaine, matériaux honnêtes sans luxe, mais utilisés avec probité et bien mis en valeur.

Faut-il le remarquer spécialement, pour expliquer l'impression de la paix que cette construction nous donne, tout est triangulé selon le principe des proportions eurythmiques cher à Viollet-le-Duc

Le rythme de la bâtisse se déploie sans faiblesse d'une façade à l'autre et toutes sont différentes; sans que l'unité architecturale faiblisse. C'est rare. Et, en vérité, c'est très beau.

L'architecte-jardiniste Capart, de Loverval, sut créer pour la plupart des villas de Franz Coppieters des jardins bien médités, constituant de vivantes architectures de pelouses, de fleurs et d'arbustes et d'allées unissant avec sensibilité chaque construction au paysage.

&&&

DE LIGNE (J.), REGIONALISME ?, DANS RECONSTRUCTION, N°3, 1941, PS. 28-31.

[Jean De Ligne, professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et des Arts Décoratifs]

Sous tous les cieux les Nations cherchent leur âme, leurs valeurs de durée.
Elles interrogent l'histoire, pour dégager de ses enseignements multiples une leçon qui s'applique à l'événement.

Elles interrogent les oeuvres de l'esprit, pour dégager d'elles une spiritualité proprement nationale.

Elles interrogent leur sol, pour définir les caractères spécifiques des provinces, et retrouver les traditions architecturales les plus saines, celles qui naquirent du sol lui-même.

La reconstruction oriente l'attention des architectes et des artistes vers les problèmes constructifs, esthétiques et culturels du régionalisme, problèmes jadis mal posés.

Nous passerons en revue, dans une suite d'articles motivés, les divers aspects du régionalisme architectural, afin de mettre en lumière les enseignements que ses traditions comportent pour nos contemporains.

Il nous a semblé utile de publier en premier lieu le texte de notre éminent collaborateur M. Jean de Ligne, lequel constitue une excellente introduction?

P[ierre].-L[ouis].

F[louquet].

"Ik ben U lieden spiegel"
(Légende d'Ulenspiegel, Chap. XX)

Architecture régionale... et aussitôt naissent au fond de nos yeux les paysages familiers de notre pays.

Chapelet des dunes qui bordent la mer, plaines flamandes que fendent les canaux aux tracés rectilignes, vallonnements doux et riants du Brabant, vallées étroites de l'Amblève où traînent les brumes et les légendes, haut-plateau de la Fagne où règnent les bruyères et les neiges. Villages aux toits paisibles et uniformes, villes aux pignons de briques et aux toits innombrables que dominent les monuments séculaires... Fresque splendide parce que nôtre et qui se dessine et se colorie dans les souvenirs de celui qui aime sa terre natale et qui ne la quitta point devant la menace et le doute.

Évocation rapide qui prend aujourd'hui une valeur profonde qu'elle avait perdue pour beaucoup d'entre nous au cours de ces dernières années pendant lesquelles nous fûmes tentés par des horizons lointains et pendant lesquelles des influences diverses submergèrent et étouffèrent notre génie propre.

Il a fallu que des forces brutales ébranlent notre sol, détruisent nos villes et mettent à nu notre passé architectural pour retrouver cette notion exacte de nous-même, de nos valeurs matérielles et spirituelles, de notre conscience nationale; expression d'un grand souffle de solidarité humaine qui nous a trop fait défaut et nous laissa souvent sans lien, prêts aux divisions et aux désaccords à la fois les plus superficiels et les plus profonds.

Désaccords de pensées, de conception et de doctrines sur les faits les plus élémentaires même et qui marquèrent la plupart de nos actes, de nos gestes et de nos oeuvres, d'une insuffisance de personnalité, d'unité et de grandeur qui fit écho si lamentablement dans nos arts décoratifs, nos arts plastiques et graphiques et surtout dans nos expressions architecturales.

Manque de tendances communes, de style, parce que l'architecture avait dédaigné ou abandonné cette grande source animatrice et féconde qu'est la pensée collective d'une communauté consciente de la valeur des apports ancestraux et attachée profondément à son sol. Conscience collective, surtout développée au cours d'épreuves, de luttes et de revendications soutenues en commun et qui rapprochèrent les hommes en les unissant plus facilement en des pensées moins divergentes.

Et c'est cette communauté de pensée, de volonté et de vie qui s'accusa chaque fois en des expressions homogènes qui caractérisèrent nos architectures au cours des siècles de notre histoire.

Expressions architecturales qui accusèrent ainsi à chaque époque notre personnalité à travers les grandes influences venues de l'extérieur avec les marchands et les armées et qui, aujourd'hui dégagées par les destructions, se dressent avec une éloquence nouvelle pour affirmer la pérennité de notre caractère national.

Aussi, quelle vision émouvante que ce beffroi dominant les ruines de sa masse entière, que ce vaisseau gothique jadis caché par les habitations entassées à ses pieds et se dessinant à nouveau dans le ciel, que ces pignons à volutes et à cartouches, miraculeusement épargnés autour d'une grand'place effondrée et que cette litanie de maisons identiques qui répètent le long des quais leurs baies à bossages.

Mais ces expressions architecturales qui incarnaient si complètement notre vie régionale, s'estompent et s'effacent, tant le long de l'Escaut que le long de la Meuse, dès le début du XX^e siècle, pour faire face à des manifestations individuelles dépourvues de signification collective.

Et il est paradoxal de constater que c'est à la fin du siècle où nous jouissions d'un état politique indépendant et au cours duquel nous aurions dû sensément développer les valeurs essentielles de nos communautés nationales et des défendre

contre des courants dissolvants, que notre architecture perdit à la fois tout caractère régional et national.

C'est qu'en effet, au lieu de nous affirmer davantage, nous nous sommes laissé envahir et gagner par des influences étrangères qui ont dévoyé, dans les domaines de nos activités spirituelles et artistiques, notre esprit créateur et contre lesquelles aucune force intérieure ne tenta cette fois de réagir.

Aussi avons-nous vu se développer sur notre sol, au cours de cette indépendance politique, une architecture sans plus aucune attache harmonieuse avec la manifestation multiple de notre vie réelle si riche cependant en ressources innombrables.

Sans axe, sans volonté, cette architecture devait forcément s'égarer dans toutes les voies qui s'ouvraient à elle, entraînée par une fantaisie irréfléchie, par des sympathies sentimentales ou encore par le snobisme à la mode.

Sans but précis et sans idéal, elle s'exprima sans âme et dédaigneuse des acquis d'un passé illustre, elle défigura le vrai visage de nos villes et de nos villages en le couvrant d'un masque.

Faut-il évoquer le cortège disparate et carnavalesque de nos principaux monuments, de nos édifices publics et privés, de nos résidences urbaines et rurales, de nos habitations bourgeoises et ouvrières... pour nous convaincre aujourd'hui du désordre et de la dispersion de nos pensées qui dérégèrent et désunirent nos forces créatrices.

Aussi, par contraste, combien est empreint de dignité et de sévérité le spectacle que nous offre la discipline de certains quartiers anciens de nos villes vers lesquels les destructions ont ramené nos regards attentifs, et quelles leçons profondes dans leur simplicité se dégagent de ces architectures dominées par l'esprit d'un style unique qui marqua aux diverses époques une évolution caractéristique.

Mais ces évolutions, qui se firent toujours en fonction des lois naturelles en accord avec les exigences climatiques, les ressources géologiques régionales et les voies naturelles de transport, furent de ce fait maintenues en harmonie de formes et de couleurs avec les composantes du paysage ou du cadre urbain, et accusèrent par cela même un esprit de continuité et de tradition.

Et, au seuil de la reconstruction, s'impose à nous la volonté de mettre fin au désaccord architectural dégradant de ces dernières années en maîtrisant nos conceptions par trop individualistes qui placeraient l'architecture en marge de la société nouvelle.

Aussi y a-t-il lieu de dégager et de préciser en commun les réformes et les points d'accord qui pourraient assurer à l'architecture de demain l'unité du style contemporain dont la naissance a été entachée par des oeuvres hésitantes, discordantes, imparfaites et trop souvent en conflit avec l'harmonie du paysage.

Et en souhaitant comme un axe régulateur de cette unité de style une discipline régionaliste dont notre passé architectural et certaines oeuvres contemporaines affirment la pérennité, nous ne voulons cependant ni entraver, ni étouffer l'évolution de notre architecture que réclame son adaptation permanente aux nouvelles conceptions techniques, scientifiques, sociales, économiques...

Mais d'autre part, nous ne pourrions comprendre que pour donner satisfaction aux revendications de notre époque, elle s'écarte ou fasse fi des exigences essentielles de la géographie régionale et des éternelles valeurs de ses paysages, dans le cadre

desquels l'oeuvre de l'architecte devra toujours s'intégrer comme un des éléments d'une grande composition urbaine ou rurale, pour leur appartenir définitivement.

[voir aussi la Construction en Belgique]

&&&

**HENVAUX (EM.), D'UN NOUVEAU REGIONALISME, DANS
RECONSTRUCTION, N°14, 1942, PS. 6-9.**

[C'est l'auteur qui souligne]

A quelque soixante années de distance, le terme de "régionalisme" et la notion qu'il implique, on connut une évolution singulière, dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici l'allure générale.

On sait de quel souci est née la préoccupation de "faire régional" : libérer la forme architecturale de l'emprise exercée, de mille manières, par l'imitation de l'antique. Lassés de voir se répéter les mêmes formules et les mêmes procédés, issus d'un "italianisme" factice et d'ailleurs épuisé, les architectes se sont peu à peu à peu à lui opposer des formes qu'ils jugeaient mieux appropriées à notre Occident.

De même qu'en littérature, on redécouvrait les gothiques, ainsi s'est-on attaché, dans le domaine de l'architecture, à chercher l'inspiration dans la construction médiévale. On n'ignore pas l'action qu'ont exercée, à cette époque, les John Ruskin, les Viollet-le-Duc, et bien d'autres.

Cependant, engagé comme il l'était sur la voie facile de l'imitation, de plus en plus embarrassé par la science grandissante, le XX siècle ne put éviter de se trouver bientôt plongé dans la confusion la plus accablante, en matière d'architecture et d'esthétique.

On ne s'est guère contenté d'édifier des hôtels de ville et des gares qui empruntaient leurs formes à quelque décor maladroitement adapté du gothique; le médiéval en vint à lasser à son tour. Et comme il faut, aux esprits superficiels, qu'une mode nouvelle succède à la mode ancienne, on s'est ingénié à rechercher des sources plus abondantes auxquelles le goût du changement incessant pouvait aisément s'alimenter. On a découvert, de la sorte, le "régionalisme".

Quelle aubaine pour le bâtisseur à l'imagination fatiguée ! Il lui suffirait de glaner deci-delà les formes, les silhouettes et les mille détails imprévus, pittoresques, amusants. Aubaine égale pour celui qui faisait construire, à cette époque bénie ! N'allait-il pas pouvoir vivre, en pleine banlieue bruxeloise [sic], dans une coquette maison normande, bien plus normande - faut-il le dire ? - que les authentiques habitations du Calvados. Et cet autre propriétaire d'une villa basque ou d'un mas provençal, construit sur la côte flamande, à quel rêve n'avait-il pas atteint !

Ainsi déferla sur notre continent, durant quarante années, une avalanche massive de formes bizarres, inaccoutumées ou saugrenues : pignons et toitures en tous genres, tourelles, clochetons et lucarnes, masses et silhouettes rendues plus chaotiques encore par le fait même du voisinage immédiat des unes avec les autres...

Que la réaction imposée par le mouvement fonctionnaliste à tant d'absurdités architecturales, à pareille indiscipline esthétique, ait été salutaire, cela n'apparaît pas contestable.

Il fallait qu'une loi pesât enfin sur le débordement des petites individualités en mal d'expression. On eut recours à la loi de la fonction. C'était sans doute la plus aisément définissable, sinon la seule essentielle.

Cependant on sait qu'il faut quelque temps au balancier dérégulé pour retrouver sa cadence normale. La réaction du fonctionnalisme fut, elle aussi, excessive. Et la notion toute théorique de la fonction ne tarda pas à rendre uniformes tous les problèmes posés à l'architecte. De là à proclamer l'"internationalisme" de l'architecture, il n'y a qu'un pas, et qui fut allégrement franchi. Lorsqu'un des plus enthousiastes animateurs du fonctionnalisme déclara que désormais, grâce aux disciplines nouvelles et aux procédés dont on pouvait à présent disposer, une habitation saharienne ne se différencierait pas essentiellement d'une maison érigée dans la steppe sibérienne, on fut bien près d'admettre que l'on avait enfin atteint au miracle de l'architecture nouvelle.

Ce n'est, en fait, que depuis cinq ou six années que l'on s'applique à définir la véritable notion que contient, pour l'architecte comme pour l'urbaniste, le terme de "régionalisme".

Il apparaît utile, si l'on veut préciser cette notion avec suffisance, que l'on considère d'une part les servitudes élémentaires qui pèsent sur l'ouvrage d'architecture, comme sur le travail de l'urbaniste; et que l'on accepte, d'autre part, la nécessité primordiale dans laquelle nous nous trouvons placés aujourd'hui de sauvegarder autant qu'il se peut les traits marquants de la physionomie propre aux diverses régions qui constituent notre pays. C'est là sans doute un argument sentimental, que certains admettront difficilement; mais nous savons que l'on ne peut vivre exclusivement de raison théorique.

Les servitudes élémentaires qui orientent dès l'origine le problème architectural ou urbanistique, nous les retrouverons précisées dans la définition de la région. Elles apportent au problème du plan et de l'élévation dans l'espace, les données vivantes grâce auxquelles l'œuvre à réaliser s'adaptera au sol, au climat et aux gens qui vivent sur ce sol, dans ce climat.

Ces trois éléments fondamentaux suffiraient, semble-t-il, à caractériser l'entité régionale. Encore faut-il en souligner la complexité.

Il est vrai que l'on peut discuter longuement, à la fois sur l'opportunité d'une division en régions nettement caractérisées, et sur les limites que l'on assignera à ces régions. Ce n'est point tant l'établissement d'une théorie qui importe, mais bien de déceler ce qui, dans une contrée étendue comme dans un site limité, en constitue les caractères authentiques, afin d'éviter d'y introduire des éléments étrangers, ou qui jetteraient la discordance dans un ensemble harmonieux.

La première des bases constitutives d'une région est le sol même. Cette notion est d'ailleurs très complexe, puisqu'elle comprend aussi bien la composition géologique, le relief, les ressources de ce sol, qu'elles soient exploitées ou non, et la végétation qui le recouvre, végétation spontanée ou plantations. On observera aussitôt que la plupart de ces facteurs ne limitent pas leur influence à l'action qu'ils exercent sur le sol lui-même, mais qu'ils le débordent largement.

On peut affirmer que le climat constitue la seconde des bases essentielles d'après lesquelles peut se définir l'entité régionale.

Or le climat n'est pas uniquement fonction de la situation géographique; s'il détermine généralement la couche d'atmosphère qui recouvre la région, il comporte un certain nombre de variantes dues à telles conditions locales particulières. Ainsi les vents, la pluviosité, la nébulosité, l'ensoleillement peuvent être directement influencés par la constitution même du sol, par son relief, comme par la végétation qui le couvre.

Enfin, la troisième, et non la moindre des bases constitutives de l'entité régionale peut être caractérisée par la population habitant la région, et qui vit sur son sol et sous son climat. Observons tout de suite combien cette notion - occupation de la région par une population - embrasse d'éléments divers et variés.

Toutes les manifestations auxquelles se livre cette population sont à considérer : son travail, c'est-à-dire l'exploitation de son sol, son mode de logement, les transports dont elle est pourvue.

Mais cette notion touche également la constitution sociale de la population dont il s'agit et la manière dont elle s'est développée au cours de son évolution historique. Il est question d'approfondir, de même, ses usages et ses coutumes particulières, dans le travail comme dans les divertissements et les loisirs. Enfin cette notion s'étend à toutes les manifestations par lesquelles la population envisagée cherche à exprimer son sentiment particulier du Beau.

Il est aisé de discerner tout ce que l'architecte comme l'urbaniste pourront retirer de l'étude consciencieuse d'une région caractérisée. Au premier, il sera possible désormais d'incorporer heureusement une construction nouvelle dans un site déterminé, et de réaliser ainsi cette plénitude dans l'expression architecturale, que nous ne pouvions plus trouver que dans les oeuvres anciennes. Des ressources insoupçonnées sont à la portée de l'architecte patient et sagace : depuis l'inspiration qu'il puisera dans les formes dépouillées, jusqu'aux mille ingéniosités qu'il découvrira dans le détail de mise en oeuvre et dans le traitement de la matière. On sait que les architectes allemands se préoccupent de tirer parti, jusque dans leurs travaux de normalisation des éléments de construction, d'emprunts, parfois très importants, faits à l'architecture spontanée issue de leurs régions caractéristiques.

Le profit que l'urbanisme tirera de l'étude complète et approfondie d'une région est non moins évident. Sa tâche ne se limite pas, en effet, au traitement des zones bâties, où il faut préciser les directives d'implantation des bâtiments et définir les servitudes de toutes sortes; elle s'étend à l'ensemble de la région, et sa mission est de coordonner le travail de tous les techniciens qui peuvent être appelés à quelque réalisation d'ordre utilitaire : tracé de routes, de voies ferrées, exploitation du sol, en surface aussi bien qu'en profondeur, ouvrages d'art, etc. Ce n'est qu'après avoir pénétré intimement l'essence véritable de la région que l'urbaniste, maître enfin de son sujet, pourra imposer à son tour des vues justes et pertinentes.

On voit tout ce que comporte cette notion de "régionalisme", à laquelle il est heureux qu'on fasse enfin un sort digne. Le régionalisme en effet - ainsi que l'écrivit L. Vaillat - "consiste pour une région, pour un pays, pour une ville, à maintenir son caractère particulier et à l'ajuster aux conditions de la vie contemporaine".

&&&

**DELETANG (M.), ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE REGIONALE,
DANS LA MAISON, N°2, 1946, PS. 54-56.**

[C'est l'auteur qui souligne]

L'amour de la petite maison est profondément enraciné chez nous.

Les arguments économiques ou sociaux les plus séduisants, utilisés en faveur du logement en appartement, n'ont pas convaincu les familiaux qui forment la grande masse de nos populations. La vie dans les immeubles à logements multiples demeure un pis-aller pour les familles normales, même si elles n'ont pas de nombreux enfants.

Nos compatriotes sont plus que jamais attachés à leur indépendance et à leurs aises. La plupart ne croient pas perdre au jeu en sacrifiant quelques facilités pratiques à la liberté de leurs mouvements et à leur goût de la nature. Pour ces familiaux le jardin a conservé ses attraits ancestraux, l'arbre est une source de joie, la compagnie des animaux est plaisante, l'espace est nécessaire pour les jeux et le repos.

Leurs conceptions architecturales participent elles aussi d'un climat moral réaliste et tempéré. Si un grand architecte a pu dire, dans un moment d'exaltation intellectuelle : "La sagesse est aux extrêmes et non au juste milieu", les familiaux qui ne sont pas tous compétents en esthétique ou en philosophie, considèrent tout bonnement que la sagesse moderne n'est pas différente de la sagesse antique.

Après tant d'expériences, souvent hâtives, mal assimilées ou sans suites acceptables par la communauté des humains, les familiaux recherchent dans les valeurs traditionnelles la détente nécessaire, la quiétude, la sécurité. Ce qui explique en partie leur fidélité à l'architecture régionale.

Certes, l'architecture régionale évolue. Les principes rationnels l'ont touchée. Ses plans s'ouvrent, son hygiène s'améliore, ses aspects se simplifient, sa construction n'est plus exclusivement tributaire des conceptions artisanales. La succession de maisons familiales et de villas construites par l'architecte Léon Ide constitue une démonstration de cette évolution.

Les pignons en escaliers, les contreforts d'angle, les fenêtres étroites, les entrées couvertes de la construction rurale flamande, élémentaire et robuste, ont disparu.

Ses conceptions actuelles prolongent la tradition tout en la nettoyant de son pittoresque et de ses lourdeurs. Joyeuses et claires, les constructions n'ont plus rien de faux bégainages. Leur aspect exprime des plans conçus pour le service de la vie moderne. Elles ne rappellent ni le style néerlandais, ni le goût anglais ou français ou suisse. C'est de l'architecture de chez nous, familiale, intime, nourrie d'expériences ménagères aussi bien que constructives? Il est d'ailleurs intéressant de signaler que Léon Ide soumet toujours ses plans à la critique d'une ménagère, afin de recueillir ses conseils.

L'évolution progressive de l'architecture régionale s'opère parallèlement à une évolution déjà sensible de l'architecture qui se voulait strictement rationnelle et internationale.

Si l'architecture régionale se dépouille des vestiges d'anciens procédés constructifs et se fait de plus en plus objective, l'architecture internationale " que le ministre français Dautry nommait récemment " planétaire", tend à se sensibiliser. Sans renoncer à son rationalisme originel, elle s'enrichit de cent aspects divers et utilise parfois avec tact des matériaux locaux. A la fonction physique et matérielle, les

meilleurs ont compris qu'il convenait de joindre la fonction psychologique. Aussi bien le sentiment n'est pas moins humain que l'intelligence raisonnante, et non moins exigeant.

On s'entend pour reconnaître qu'en bien des choses, désormais il faut mettre l'accent sur ce qui rapproche et non plus sur ce qui divise. Pour faire face aux responsabilités énormes qui se présentent à nos générations, il convient de reconsidérer certains problèmes humains, techniques, esthétiques et même idéologiques.

La situation complexe devant laquelle sont placés les responsables de la reconstruction, rend prudent jusqu'aux doctrinaires, jadis fort portés aux théories gratuites. D'autres ont pris une conscience plus claire de certaines relativités, jusqu'à reconnaître que l'homme, considéré dans sa totalité et sa complexité, échappe singulièrement aux commandements de noble mais étroite déesse Raison.

&&&

FLOUQUET (P.-L.), QUATRE VILLAS REGIONALES, DANS LA MAISON, N°1, 1954, 19-23,30.

[L'intérêt de cet article réside surtout dans sa documentation. L'appellation "régionale" n'apparaît que dans le titre, en table des matières du numéro; l'auteur ne développe aucune analyse architecturale; il présente successivement les plans et les matériaux, modernes ou traditionnels. Les quatre villas sont l'oeuvre de l'architecte Paul de Vroye. Elles ont été construites à Anvers (pour M. Cardon de Lichtbuer), Notre-Dame au bois (pour le docteur Dierijck, Blanden (pour M Louis Van der Elst) et Tervueren (pour M. Defossez). A titre d'exemple, nous publions la description de cette dernière villa.]

Villa de M. Delfossez à Tervueren
Architecte Paul de Vroye

Villa construite en 1952, sur un très beau terrain portant deux pins décoratifs qui furent conservés et qui permirent de disposer la construction vers le fond de la propriété. La disposition du plan est particulière du fait que les propriétaires, n'ayant pas d'enfants, désiraient que leur chambre et la salle de bains soit placée à l'entresol, au-dessus du garage.

Plans.

Rez-de-chaussée : en plus du hall avec escalier et jubé on trouve à ce niveau un vaste living-room communiquant avec une cuisine parfaitement équipée.

Entresol : chambre, salle de bain et w.c. séparé.

Étage : 2 chambres d'amis, chambre de bonne et grenier.

Matériaux.

Rez-de-chaussée : céramique rouge posée en parquet dans le hall et le living; cuisine pavée en céramiques et lambrissée de faïences avec frise en "Delft". Dans le

living, vaste cheminée à feu ouvert, construite en "roostersteen" et tuiles plates; plafond flamand à poutres apparentes et cimaise à assiettes. Le hall montre l'envolée de l'escalier que protègent une main courante et des balustres profilés.

Entresol : chambre parquetée, salle de bain et w.c. en céramiques, appareils sanitaires en grès de très belle qualité.

Étage ; 2 chambres avec lavabos; plancher teinté; toilettes.

Les matériaux extérieurs sont similaires à ceux des autres constructions [murs de deux briques d'épaisseur avec vide aéré; demi-brique extérieure peinte en "Snowcem"; toiture en pannes flamandes], toutefois, les boiseries extérieures et intérieures sont en "Kambala", bois extrêmement dur qui donna entière satisfaction à l'architecte.

&&&

FLOUQUET (P.-L.), UN CONGRES D'ARCHITECTURE INTERAMERICAIN. DIALOGUE SUR LE REGIONALISME, DANS LA MAISON, N°9, 1959, PS. 294-299, 323.

Il y a des mots qui font époque. Nous nous souvenons de "climat", et le mot nous fait songer à la fois à André Maurois et Aristide Briand. Il y eut "conjoncture". On en mit partout... L'un des mots du jour est "dialogue".

La mode est aux dialogues. Dialogue avec le réel, dialogue avec l'invisible, dialogue avec l'Afrique ou l'Asie, dialogue avec les hommes, les animaux, les fleurs, les astres...

Tout dialogue constitue dans l'intention un rapprochement. Nous désirons vivement que les dialogues se multiplient, qu'ils facilitent les voyages, les rencontres, les échanges matériels et spirituels, la compréhension mutuelle.

Il n'est pas nécessaire d'organiser à tous coups de coûteux congrès. Le système de la table ronde, réunissant quelques personnalités compétentes, possède la préférence des techniciens. Il importe peu que la table soit ronde ou rectangulaire et le tapis vert ou rosé. Le tapis n'est pas même une obligation... Il suffit d'une discussion amicale, pondérée, orientée par un meneur de jeu lui aussi compétent. Le public admis en petit nombre et pas seulement pour des raisons mondaines, n'est présent que pour donner de l'ambiance. La plupart des assistants d'ailleurs viennent chercher là un enseignement. Il est rare qu'il soit déçu si le dialogue est bien ordonné.

Une poignée d'architectes réputés de plusieurs pays d'outre-Atlantique, se sont réunis récemment en un petit congrès inter-américain qui permit de riches échanges de vues, sans vaine éloquence d'ailleurs.

Nous regrettons de ne pouvoir publier de ce dialogue très substantiel qu'un résumé fort succinct.

Le "Congrès" se tint simultanément à Bogotá (Colombie) et à Toledo (Ohio - U.S.A.). D'une part, Marcel Breuer et ses autres architectes, par moitié de l'Amérique du Nord, par moitié de l'Amérique du Sud. Trois mille miles séparaient les deux groupes qui dialoguèrent pendant plus de deux heures par le truchement de la radio-téléphonie intercontinentale. Questions et réponses étant de plus transmises simultanément au double public.

La coordination fut parfaite. Le meneur de jeu n'était autre que l'éminent Léonard J. Currie, directeur de la "Pan American Union's Housing and Planning Center" de Bogotá. Sur le thème "Regional Architectural Expression in the Americas", furent appelés à participer au dialogue les architectes : Marcel Breuer, Henry F. Holland, Carl Koch, Pablo Lanzetta Pinzon, Alvaro Ortega, Ieoh Ming Pei, John Noble Richards, Julio Cesare Volante, Julio Cesar Turbay. Tous architectes actifs, professeurs et chargés de mission.

Ce "Symposium" était organisé par la "Owens-Corning Fiberglas Corporation" de Toledo.

LEONARD J. CURRIE - Ainsi que le dit John Richards, l'intérêt présenté par les bâtiments cubiques en verre et en acier s'est dévalué. Il y a trop d'imitation. Les coquilles en béton peuvent apparaître comme une sorte d'exhibitionnisme structurel, dans le genre "regardez, ça tient tout seul !".

Toutefois, nous ne sommes pas ici pour attaquer les efforts et les expériences louables. Nous cherchons un moyen constructif de diriger les énergies créatrices vers des conceptions plus humaines. Nous sommes ici pour chercher ces moyens, grâce auxquels les nouveaux concepts et les nouvelles techniques pourraient être unis, mêlés et intégrés aux cultures et aux civilisations des différents pays. Bref, une architecture répondant à la technologie du 20^e siècle et à notre héritage culturel.

Parmi les architectes réputés, des Amériques du Nord, du Centre et du Sud, avec lesquels nous sommes en contact aujourd'hui, je tiens à interviewer d'abord l'architecte colombien, Alvaro Ortega.

- M. Ortega, que pensez-vous des problèmes et des dangers qui affectent actuellement l'évolution de l'architecture en Amérique ?

ALVARO ORTEGA - Nous traversons une période de crise assez confuse. Notre vitalité paraît diminuée. Nous tournons en rond et répétons les mêmes erreurs. De plus en plus les clichés dominent l'expression architecturale.

Quelle extraordinaire différence il y a dans le domaine du bâtiment avec l'évolution de la construction aéronautique : le zinc des années 20, le clipper de 1930, les constellations de 1940, et les avions à réaction modernes. Nous assistons ici à des expériences successives mais logiques, sincères, nécessaires. Personne ne songerait, aujourd'hui, à fabriquer un avion semblable à ceux utilisés pendant la première guerre mondiale.

Quelle différence avec l'architecture ! Nous produisons actuellement des bâtiments dont la technique constructive et l'expression architecturale sont à peine différentes des préhistoriques. Toutes les sciences ont beaucoup évolué...; mais l'architecture ? Il y a une recherche du détail mais le but - la ligne directrice de l'architecture - a été perdu sans que fut résolu le vrai problème. Et pourtant nous avons actuellement en Amérique toutes les techniques nécessaires pour offrir une vie

civilisée et décente à chacun. Cette formidable perte d'énergie me préoccupe beaucoup.

LEONARD J. CURRIE - Pouvez-vous nous expliquer pourquoi l'architecture en Amérique latine paraît plus audacieuse, plus expérimentale qu'aux États-Unis ? Pourquoi les architectes Sud-Américains sont-ils capables de construire des structures plus légères en employant des voiles de béton ?

ALVARO ORTEGA - En Amérique latine l'architecture résulte d'une collaboration permanente entre la conception et la construction. Malheureusement aux États-Unis, cette intégration n'existe pas. Quand on ne peut que faire ses projets sur le papier, étant complètement isolé des réalités, les résultats ne peuvent être satisfaisants. La solution à votre problème me paraît être la création de laboratoires grâce auxquels nos architectes pourraient réaliser certaines expériences.

Une autre raison importante pour laquelle l'architecture de l'Amérique latine vous paraît spectaculaire, tient aux lois sur la bâtisse, appliquées beaucoup plus tard en Amérique latine, et de ce fait plus neuves, plus "à la page".

M. L. CURRIE - J'interroge maintenant Marcel Breuer qui a travaillé dans de nombreux pays. Je lui demande quels sont, selon lui, les facteurs principaux susceptibles de créer une architecture régionale contemporaine nouvelle.

MARCEL BREUER - Je tiens à faire des réserves concernant le mot "régional". A la façon dont nous le concevons actuellement, il attire l'attention sur des besoins humains qui devraient recevoir des solutions différentes selon les conditions propres aux différents pays. Il n'est pas nécessairement fondé sur des formes traditionnelles locales. Notre curiosité ne doit pas s'attacher uniquement aux moyens que confère la technologie moderne mais aussi à l'analyse des traditions nationales et de la technologie indigène.

Ce n'est pas pour leur emprunter un style quelconque... et le suspendre ensuite à une ossature en acier, mais pour découvrir dans la technologie régionale certains éléments offrant de la logique, du bon sens. J'ai dit "certains éléments" et non pas tous les éléments..

Je ne crois pas qu'une architecture régionale puisse être revivifiée ou modifiée. La plupart du temps elle ne répond plus à nos besoins de vivre. En Russie, ou en Chine, la vie est plus semblable, aujourd'hui, à celle que nous connaissons aux E.U. ou au Brésil, qu'il y a 50 ans [sic]. Toutefois, quelques différences essentielles subsistent : climat, ressources naturelles, structure sociale, conception idéologique. J'entends donc qu'une architecture régionale doit l'être de façon toute naturelle. Si le soleil occupe une position différente dans deux endroits du monde, les murs, les fenêtres, les volets doivent être aussi différents. S'il y a des différences dans le groupe familial, ces différences doivent s'exprimer dans le plan de la maison. L'architecte doit s'inspirer à de nombreuses sources : tradition et technologie régionales, internationales et locales, individuelles et sociales. Dans ce sens, il n'y a aucune contradiction entre international et régional. Ces contradictions n'existent qu'à cause de nos manquements, parce que nous négligeons des besoins humains essentiels.

Exemple : pour combattre la chaleur du climat, le même architecte peut user de murs en pierres ou du conditionnement d'air, selon la nature du bâtiment, les ressources locales; nous avons également à tenir compte des cadres dont nous devons assurer l'harmonie. Et cette harmonie doit aller plus loin que de simples similitudes.

Revenons à votre question. Je me résume en disant que les principaux facteurs susceptibles de créer une architecture régionale sont : l'analyse de tous les aspects du problème et des ressources dont on dispose, de la main-d'œuvre aux matériaux locaux, tout en demeurant réceptif aux enseignements de la technologie internationale.

M. L. CURRIE - Une autre question. Vous êtes l'auteur et l'architecte en chef des bâtiments de l'Unesco, à Paris. Nous aimerions savoir quel était votre but. Avez-vous visé à une expression internationale à cause du caractère international de l'Unesco, ou bien à une expression parisienne parce que nous nous trouvons à Paris et que le bâtiment devrait s'harmoniser avec l'architecture parisienne environnante.

M. BREUER - Puis-je vous dire d'abord que le bâtiment en forme d'Y, avec son centre incurvé, n'a pas été conçu en vue de compléter la forme semi-circulaire de la place de Fontenoy. En fait, il résulte de recherches qui débutèrent il y a 20 ans et qui avaient pour but de trouver une solution standard pour un type de building efficient. Ce qui entend : lumière directe, vue extérieure et ventilation naturelles dans tous les bureaux. Ceci serait vrai dans n'importe quel endroit. Toutefois, nous avons été heureux de constater que la forme du bâtiment complétait harmonieusement celle de la place de Fontenoy. Pendant la construction les verreries ont créé un verre solaire de couleur grise (au lieu du verre bleu vert prévu d'abord). Sans aucun compromis notre bâtiment s'est intégré au panorama grisâtre de Paris, à la lumière de Paris. Nous sommes heureux que notre édifice de béton et de verre s'intègre si bien à l'atmosphère de la capitale intellectuelle du monde.

M. L. CURRIE - Je voudrais maintenant m'adresser à Carl Koch qui a souvent travaillé dans les pays scandinaves, et qui a beaucoup d'admiration pour les architectes de là-bas. Pouvez-vous nous dire combien de temps il faut à un architecte pour s'assimiler suffisamment la culture, la technique d'un pays étranger. Pour être capable de construire un bâtiment approprié à ses localités ?

M. CARL KOCH - Je pense qu'actuellement c'est Stockholm qui est la plus belle ville du monde. Je crois cela, parce que la ville, ses constructions, ses parcs, ses rues, ses canaux, ses logements, expriment simplement et bellement un puissant idéal. La ville exalte la valeur et la dignité des individus. C'est un idéal qu'en ma qualité d'architecte j'aimerais voir exprimé plus souvent aux E.U. en termes d'architecture.

Pour la première fois dans l'histoire, nous avons en mains les instruments capables de délivrer l'homme de ses besoins primordiaux et de la peur. Nous pouvons le débarrasser des appréhensions animales de la lutte pour la vie. Stockholm exprime cet idéal en termes d'architecture, parce qu'en Scandinavie cet idéal est déjà une réalité.

L'homme de la rue est un roi à Stockholm. Il place de belles sculptures dans ses squares, ses marchés, et même sur les quais. Les navires, bus, trains et trams, usines et maisons, sont propres, bien dessinés et généralement beaux. Son hôtel de ville est un palais. Toute la cité est son orgueil.

A présent, pour répondre à votre question : oui, un architecte étranger accoutumé au pays pourrait y travailler, à la condition qu'il partage cet idéal. Quels que soient son talent et son habileté, il n'y réussira pas s'il ne sympathise pas avec ce style de vie.

M. L. CURRIE - Une autre question, M. Koch. Nous savons que notre State Department a mis en application un vaste programme de constructions d'ambassades et de consulats à l'étranger. Certains architectes ont tenté de tenir compte des styles nationaux dans leurs réalisations. Que pensez-vous du degré de réussite ?

CARL KOCH - Je crois que ce programme a donné quelques résultats dont il y a lieu d'être fier. Il est d'ailleurs regrettable que les plus belles réalisations de l'architecture américaine se trouvent à l'étranger. Quant au caractère national ou régional, je suis presque entièrement d'accord avec ce que vient de dire Marcel Breuer.

Je ne crois pas au régionalisme dans le sens géographique du mot, mais un bon architecte doit tenir compte des contingences régionales : ressources, besoins, etc.

Une architecture correcte répond toujours à son époque. Notre monde connaît encore des barrières, mais celles-ci ne sont plus représentées par des fleuves, des montagnes, des océans. Toute l'Amérique du Nord écoute les mêmes programmes de radio et de TV, lit les mêmes livres et magazines, voit la même publicité, consomme les mêmes produits. En architecture, nous sommes tout aussi universels. Les architectes modernes construisent au même moment des immeubles en Orient, en Europe, en Amérique. Faut-il, dès lors, s'étonner de leur peu de goût pour les matériaux locaux ?

J'ai été surpris de voir que les écoles d'architecture de Moscou possèdent des ouvrages de Niemeyer, Wright, Le Corbusier; les reproductions de Nervi, Candela et Bucky Fuller, ainsi que des revues d'architecture du monde entier. Cette année, les Russes viendront voir notre Exposition d'Architecture, et nous irons voir la leur.

Je reviens à mes moutons et me résume : je ne crois pas au régionalisme, mais je ne crois pas non plus aux constructions à tout faire, cubes en verre ou cubes en acier. Non pas parce que ces derniers ne tiennent pas compte des matériaux locaux, mais parce qu'ils ne reconnaissent pas les peuples.

M. L. CURRIE - M. Lanzetta, vous qui avez été recteur de l'école d'architecture à votre Université Nationale, en Colombie, pouvez-vous nous dire quelles ont été les principales sources d'influence des États-Unis sur l'architecture contemporaine dans votre pays ?

M. LANZETTA - Il y a évidemment beaucoup de raisons. Les facteurs géographiques comme les facteurs techniques ont favorisé les échanges. Au cours du 19^e siècle et au début du nôtre, les conditions économiques précaires ainsi que l'agitation politique ont empêché l'Amérique du Sud de participer au grand mouvement architectural se développant aux États-Unis. D'ailleurs, les influences qui s'exerçaient étaient surtout européennes. Ce n'est que dans la période de 1930 à 1940, grâce à la prospérité, que nos pays ont été capables d'absorber les influences architecturales de l'extérieur. Ce moment coïncidait avec le point de cristallisation des idées de Le Corbusier, de Gropius, de Mies van der Rohe. Lorsque ces influences ont été assimilées, on put en voir les résultats tangibles, particulièrement au Brésil, grâce aux efforts des confrères Niemeyer, Levy et d'autres.

En ce qui concerne la Colombie, si les progrès ne furent pas plus rapides, il faut l'attribuer au fait que l'architecte professionnel est d'introduction relativement récente chez nous. Les premiers essais d'enseignement professionnel se placent entre 1945-1955. Durant longtemps, nos architectes sont venus d'Europe. Les premiers diplômés de notre Université Nationale ne conquièrent leur titre qu'en 1939. Évidemment, ils sont particulièrement sensibles aux influences des maîtres

contemporains. Une personnalité de format exceptionnel, chez nous, est Gabriel Serrano. Il peut être considéré comme le pionnier de l'architecture colombienne. Je désire aussi signaler les recherches fécondes d'Alvaro Ortega, qui s'est formé surtout en Amérique, dans les domaines de la préfabrication et des structures légères. D'autre part, je signale également l'oeuvre critique de Carlos Martinez, dont la formation est purement européenne.

M. L. CURRIE - Une autre question, M. Lanzetta. J'ai beaucoup apprécié dans la Vallée Cauca, en Colombie, la beauté plastique des murs en adobe blanchis, et les rideaux de bambous. Pourquoi vos architectes n'utilisent-ils pas plus ces matériaux locaux ?

M. LANZETTA - Si l'aspect purement folklorique et romantique de cette sorte d'architecture n'est pas applicable aux grandes agglomérations, nous pensons, au contraire, que dans certaines régions isolées il convient d'employer ces matériaux. Particulièrement dans quelques régions déshéritées où il s'agit de réaliser rapidement et à bon compte des habitations plus confortables. Cette nécessité aidera beaucoup au développement d'une architecture régionale en Colombie.

M. L. CURRIE - Je passe maintenant la parole à Ieoh Ming Pei. Il est né en Chine, mais a reçu sa formation aux États-Unis, de sorte qu'il représente une synthèse d nos civilisations orientale et occidentale. Nous lui demandons ce qu'il pense du régionalisme en architecture.

PEI - Je crois que quiconque a vu les jardins du Czar et également un jardin japonais sera d'accord pour dire qu'ils expriment une conception régionale. Je conviens que les moyens de communication modernes tendent à supprimer ces différences extérieures. Mais je ne crois pas que ces communications apporteront une plus grande monotonie dans le monde. Je m'explique : l'architecture offre deux aspects. Le premier : c'est ce que nous voyons. C'est ce que j'appelle l'expression extérieure. Le second aspect : c'est l'idée qui se trouve derrière cette expression.

En ce qui concerne le premier aspect, les matériaux, la technique, les conditions climatiques, jouent un grand rôle.

Quant au second aspect, qui est l'idée elle-même, celui-ci est beaucoup plus subtil. Toutes les grandes architectures doivent posséder une éloquence universelle indépendamment de ses origines, de sa technique, de sa nationalité. La technique est une conséquence et non pas la cause des idées. Ce qui compte ce ne sont pas les différents accessoires, artificiels, qu'ils se trouvent au Japon ou ailleurs : pelouses, grilles en fer forgé, parois de verre, etc. La chose importante, c'est l'idée. C'est elle qui est présente dans le Parthénon, à Chartres comme à Ste-Sophie, comme au Kutsura au Japon. Je vais vous donner deux exemples qui illustreront mon point de vue.

D'abord, celui du jardin japonais. Bien d'autres régions du monde connaissent un climat et une flore identiques à ceux de Tokio. Dès lors, pourquoi le jardin japonais est-il si différent ? Ce n'est pas à cause du matériel, ni du climat... La raison sous-jacente, la vraie raison, c'est l'idée du Zen, la philosophie du Zen. Voilà le sens qui a inspiré la création de ce type de jardin.

Mon second exemple, plus récent, est la Chapelle de Ronchamps.

Cette année, j'ai fait un voyage en Grèce, et j'ai été immédiatement frappé par la similitude existante entre Ronchamps et certains monuments grecs. Mais à la réflexion, j'ai commencé à m'apercevoir qu'il y avait de formidables différences.

Ronchamps n'est pas le résultat de conditions climatiques ou de ressources matérielles, mais l'expression d'une idée. Peu importe que cette expression se trouve placée en France, en Chine, ou ailleurs.

Je déplore comme vous que le développement des communications ait supprimé nombre de styles régionaux et vulgarisé d'assez mauvais exemples d'architecture. Nous sommes impuissants à empêcher la disparition des uns et la prolifération des autres. Je déplore, comme mes confrères, la vulgarisation de ces cubes de verre exactement comme je déplore la vulgarisation des courtes (courtyards) et des grilles en fer forgé. Une fois de plus une idée a été mal comprise.

M. L. CURIE - Une autre question : est-ce que votre origine orientale influence, pensez-vous, l'exercice de votre art aux États-Unis ?

PEI - Pas consciemment, en tout cas. Je serais très embarrassé si je m'en rendais compte. Depuis 17 ans, je vis parmi les Américains, dont j'ai acquis les habitudes et les façons de penser.

M. L. CURRIE - Je m'adresse maintenant à M. Julio Volante qui, né en Argentine et formé à Buenos-Aires, et aux États-Unis, connaît une grande faveur au Venezuela. - Pourquoi l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud produisent-elles des architectures différentes ?

JULIO VOLANTE - Aux États-Unis, la première hutte est apparue, solitaire, dans le paysage. Il y avait là déjà quelque chose de proprement individuel. Lorsqu'on a bâti des villes cette "liberté de lignes" du maintien et les villes ont acquis un caractère différent de celles de l'Amérique du Sud.

Avec les années, les États-Unis ont créé une industrie formidable qui, elle aussi, influença le niveau de vie. L'influence de l'industrie, très perceptible sur l'architecture, lui donne parfois un aspect quelque peu inhumain. Les innombrables matériaux industriels peuvent devenir une entrave à la liberté du créateur.

En Amérique du Sud, l'industrie ne connaît pas pareil développement. L'architecte y emploie des matériaux que l'on pourrait dire artisanaux. L'architecte est limité par l'impossibilité d'obtenir des matériaux lui permettant d'exprimer ses conceptions modernes. Un des matériaux propres à l'Amérique du Sud est le béton armé qui n'exige pas d'être produit par une industrie très développée. C'est l'instrument le plus familier pour exprimer les idées d'un architecte de chez nous. Et il demande une collaboration étroite entre l'architecte et l'entrepreneur. L'architecte de l'Amérique latine pense en termes de "béton armé". L'architecte sud-américain comme l'architecte nord-américain obéit à des impératifs.

M. L. CURRIE - Que devons-nous faire, pensez-vous, pour conserver ses caractéristiques régionales à l'architecture ?

J. VOLANTE - L'architecture régionale constitue un apport esthétique, mais elle comporte le danger de retomber dans le romantisme sentimental du passé. Il pourrait en émaner un style régional qui ne pourrait s'accorder avec l'architecture contemporaine. Le régionalisme, selon sa conception actuelle, devrait être entendu d'une façon plus intellectuelle, et aussi plus humaine, respectant mieux les traditions populaires.

Bref, une architecture au service de l'homme. Le régionalisme ne doit pas être jugé selon les formes se rattachant au passé, mais comme une synthèse entre la tradition et la vie moderne. Il se pourrait que la meilleure façon de conserver un certain régionalisme serait d'éviter la standardisation, qui, selon moi, néglige le facteur humain.

M. L. CURRIE - Je voudrais maintenant demander à mes correspondants un bref commentaire sur les différents avis qu'ils ont entendus exprimer.

J. ORTEGA - Je suis presque entièrement d'accord avec les idées qui viennent d'être exprimées. Je ne veux pas définir l'architecture régionale, mais simplement ajouter que ce mouvement ne peut être improvisé ni forcé, il doit se former lentement, changer, évoluer avec les matériaux, les techniques, les coutumes, le développement social. Il faut aussi que son évolution soit spontanée et non pas artificielle.

M. BREUER - Je crois que la distinction faite par Ming Pei entre l'apparence et l'idée intégrée dans une construction est extrêmement intéressante.

Je voudrais cependant souligner que les idées dépendent avant tout des possibilités de communication. Ming Pei a fait allusion à un voyage que nous avons fait en Grèce. Il est passionnant de voir, à ce sujet, que tous les peuples méditerranéens ont réalisé des architectures similaires. La Grèce, la côte Nord africaine, la côte ibérique, la Sicile, le sud de l'Italie ont un même type d'architecture, parce que les moyens de communication ont permis que les mêmes idées viennent les influencer.

L'idée qui se trouve derrière l'architecture japonaise n'aurait pas pu atteindre la perfection si les îles nipponnes n'avaient pas été isolées pendant des centaines d'années et placées ainsi à l'abri des autres idées. C'est pourquoi il me paraît assez difficile de séparer l'aspect extérieur de l'idée qui l'anime.

Ming Pei a fait allusion à la Chapelle de Le Corbusier. Je crois que Le Corbusier admettait lui-même que l'idée qui anime sa chapelle fut influencée par l'architecture méditerranéenne.

Par les conversations que j'ai eues avec lui, je sais qu'il a été intéressé par cette architecture méditerranéenne, qu'il connaît bien, qu'il a étudiée, et qu'il aime. Je me souviens qu'au cours d'une récente conversation, lorsque je lui ai appris que j'étais Hongrois, il évoqua la ferme hongroise traditionnelle avec ses murs blanchis et sa structure en adobe, influencée par l'esprit méditerranéen. Jamais Le Corbusier n'aurait construit Ronchamps si les moyens de communication ne lui avaient pas permis de connaître l'architecture méditerranéenne.

M. LANZETTA - Il est assez difficile d'exprimer immédiatement un avis. Tout ce qui a été dit mérite qu'on y réfléchisse. Je trouve que la comparaison faite par Ortega à propos de l'évolution technique de l'architecture, est digne de réflexion. Je pense aussi que la suggestion concernant des laboratoires où l'architecte pourrait faire vérifier pratiquement ses projets, serait bienvenue.

M. L. CURRIE - Je passe la parole à mon ami Carl Koch.

CARL KOCH - Pour moi, ce débat ne me suffit pas et j'ai bien l'intention d'aller voir à Bogotá et dans toute l'Amérique du Sud, ce qu'on fait là-bas, tant dans le style régional

que dans le style moderne. Je ne me contenterai pas de dialogue. J'irai voir de mes propres yeux.

M. L. CURRIE - A vous de conclure, M. Volante.

VOLANTE - Vous me laissez une grande responsabilité. Nous avons touché à quelques idées et peut-être avons-nous clarifié quelques-unes d'entre-elles, mais celle qui me fit le plus plaisir et que je retiens est la suivante : c'est que le régionalisme ne doit pas être le facteur déterminant dans l'architecture internationale.

&&&

MATHU (R.), LE REGIONALISME EN QUESTION, DANS APLUS, N°132, 1995, P. 80.

L'Association Royale des Architectes du Hainaut Occidental (ARAHO) vient d'attribuer pour la deuxième fois son prix d'architecture. L'objectif est de mettre en valeur une oeuvre récente de qualité, représentative d'une démarche "qui tient compte des impératifs techniques, économiques et culturels de notre temps". Parmi les oeuvres présentées, l'habitation du docteur Penasse à Tournai-Kain, conçue par Serge Roose, fit rapidement l'unanimité : cette réalisation, dont nous présentons ici les plans et photos, correspondait pour tous les membres du jury aux objectifs définis pour l'attribution du prix. C'est également sans hésitation qu'une mention fut attribuée à Bertrand Feys pour la réhabilitation de l'usine Valeo à Ghislenghien.

Mais les architectes n'étaient pas seuls à être couronnés. En décernant un prix au maître de l'ouvrage, l'ARAHO entendait mettre en valeur et récompenser un autre acteur essentiel : le commanditaire. Dans son allocution précédant la remise du prix, Albane Nys, présidente de l'association, n'a pas manqué de souligner que sans le concours et le soutien du maître de l'ouvrage on ne pourra promouvoir la qualité de l'architecture.

Cette initiative de l'ARAHO bénéficiait de l'aide financière du Conseil National de l'Ordre; aussi la remise du prix offrait l'occasion à son représentant, Bernard Barbieux, de convaincre que la mission de l'Ordre "ne peut se limiter à la simple élaboration et au seul respect des règles de la déontologie, mais doit initier un climat favorable au plus large développement de l'architecture de qualité".

S'adressant en particulier au Bourgmestre et au Fonctionnaire - délégué, Bernard Barbieux n'a pas manqué d'évoquer "quelques regrettables pierres qui encombrant les merveilleux jardins de l'architecture" : l'absence de culture

architecturale, "l'application abusive de règles abaissées au rang de recettes". Pour fustiger une situation aussi stérile l'oeuvre primée offre un exemple saisissant. Bien que couronnée aujourd'hui pour les qualités de son architecture et son intégration au site, cette habitation fut l'objet d'un refus de permis de bâtir; il fallut toute la détermination, la ténacité et la force de conviction du maître de l'ouvrage et de l'architecte pour aboutir, près d'un an après l'introduction du dossier, à renverser la décision !

Car telle est bien la contradiction : d'une part le code wallon de l'urbanisme, dont les visées protectrices, inspirées par les formes régionales du passé, s'opposent à toute évolution, et, en s'enfermant dans des recettes rigides et restrictives, produisent le faux semblant et la sclérose de la tradition; d'autre part des habitants et des architectes qui, soucieux d'adapter le bâti aux conditions techniques et culturelles de notre temps, adoptent la voie d'un "régionalisme critique" (1) et interprètent les règles avec un esprit imaginatif et libérateur !

Placée devant cette contradiction, l'administration peut soit appliquer les règles de façon aveugle, soit accepter des transgressions au nom de la qualité architecturale. Telle est l'alternative où se joue trop souvent le sort de l'architecture; une alternative qu'il nous faut en définitive surmonter, et qui dépend de votre capacité d'articuler la continuité et le changement, le contexte et la modernité.

(1) La notion de "régionalisme critique" a été développée par Kenneth Frampton dans la revue Critique n°476-477, Paris, Ed. de Minuit, 1987, pp. 66-81. [NdA]

&&&

VAN DER SWAELMEN (L.), [EXPOSITION DE LA RECONSTRUCTION], LES SECTIONS ETRANGERES D'URBANISME COMPARE, DANS LA CITE, N°4/5, 1919, PS.69-82. [PS. 74-75].

Au premier pas, dans ce problème, se pose la question des Abris et Habitations provisoires, mal nécessaire, dans une certaine limite, pour courir au plus pressé, comme moyen d'attente.

Au dernier terme, le problème supposé résolu économiquement - nous sommes loin du compte ! - ou seulement financièrement (et ceci se pourrait si on voulait), se dresse la menaçante question de l'aspect à donner à ces constructions.

On aime à se payer de mots : celui de "Régionalisme" a fait fortune. Chacun l'emploie. Il ne correspond, dans l'esprit de la plupart, à aucune idée claire et distincte sur laquelle on puisse "bâtir". Les conceptions que l'on s'en fait varient à l'infini, depuis la reconstitution factice de types de diverses régions (!) rassemblées dans un même lieu (!!), jusqu'au "puzzle" d'éléments architecturaux ramassés dans tous les coins. Tandis que les architectes discutent d'aimable sorte "toitures" et "toits plats" et tombent en général d'accord sur l'affront que les plates-formes sont censés faire au "Régionalisme" ou au "paysage", les entrepreneurs, les brasseurs d'affaires, les maquignons en matériaux "nouveaux" et en "systèmes brevetés", les industriels, les ingénieurs de mines, les "géomètre-architecte-expert-dessinateur-garçon de bureau", et les "eigenbouwers" de tout poil inondent le pays de merveilles (!?) à toit plat ou à toit

rond, en plâtras ou en béton, qui ne le cèdent en rien aux "briquetteries" [sic] ornementées de céramique et autres chefs-d'oeuvres [sic] du "style caleçon de bain" qui depuis des lustres déjà, prostituent nos villes et nos campagnes.

Or, puisqu'ils sont placés devant le fait accompli, puisque "cubistes" intentionnels ou "cubistes-sans-le-savoir", qu'on le veuille ou non, se rencontrent - Dieu sait comment ! - les voies du Seigneur sont si mystérieuses ! - les architectes, d'une part, ne feraient-ils pas mieux de voir s'il n'y aurait pas moyen de donner une forme harmonieuse ou tout au moins satisfaisante à ces produits de l'industrie humaine, puisqu'il ne s'agit en somme essentiellement en architecture que de "ruimte scheppen" comme disent les Néerlandais, c'est-à-dire de "créer l'espace en le limitant", d'agréger des masses rythmiques, et ne feraient-ils pas mieux encore à ce propos, les architectes, de regarder où l'on en est ailleurs ? Le gouvernement, d'autre part - est-il aussi "Régionaliste" lui ? - ne ferait-il pas mieux d'ouvrir dans le pays entier des fours à briques "de localité" et de promouvoir l'installation de fabriques perfectionnées de briques améliorées, chose possible, si l'on encourageait l'entreprise par l'approvisionnement de faveur en combustible.

Enfin, l'aboutissement logique de ce Problème de l'Habitation, qui doit prendre une telle ampleur, n'est-il pas la "Normalisation" ou la "Standardisation" des éléments de construction ?

Au point de vue esthétique, économique et pratique, le "Régionalisme" vrai, c'est-à-dire la communauté spontanée de types locaux de construction, corollaire et résultante, autrefois, de l'emploi exclusif de matériaux locaux, n'est-il pas réellement une "Normalisation" une "Standardisation" spontanée des mêmes types de construction ? Pourquoi donc s'effrayer alors d'une "Standardisation" raisonnée, qui bien mieux qu'un individualisme capricieux, assurera le relèvement en beauté des agglomérations dévastées.

&&&

CALLEWAERT (A.), NOTES D'ARCHITECTURE RURALE, DANS L'EMULATION, N°7, 1921, PS. 102-106.

Il avait semblé à ceux qui préparèrent, durant l'occupation, l'étude de cette catégorie spéciale des reconstructions rurales, qu'elle intéressait la majorité des dommages causés par la guerre. Comparativement aux cités, les agglomérations rurales paraissaient plus atteintes. D'autre part, les habitations paysannes, les métairies, les fermes n'avaient guère attiré jusque-là l'attention de notre corporation. Rarement un appel était fait à l'architecte, la plupart des paysans tenant leur bien de leurs prédécesseurs.

[...]

Certainement, ces petites poésies de briques si simplement charmantes avaient été bâties par des tâcherons sans gloire, mais leurs yeux n'avaient pas été faussés par l'attrance prétentieuse des architectures citadines. Ils s'étaient gardés d'apporter au milieu de leurs hameaux le clinquant bariolé, le dédain systématique des effets simples. Cet apport fut malheureusement celui des maçons de nos jours. En présence de l'effet déplorable provoqué par cet envahissement de la maison de ville, venant étaler, jusqu'au milieu des champs, son cubisme et sa coloration insolente, quelques hommes avertis songèrent à endiguer le péril.

C'est alors qu'en avril 1915, le bureau de la Fédération des Sociétés d'architecture de Belgique, reprenant le geste de la Société Centrale d'Architecture, fit appel aux architectes restés dans le pays. Il s'agissait de contribuer, sous la forme d'un concours, d'une manière désintéressée, à l'élaboration de plans-types devant aboutir à la constitution d'un album qui comprendrait "un choix de plans servant d'exemples d'habitations ouvrières, à logement unique, plans de fermes, d'habitations rurales en général". Et déjà ce manifeste attirait l'attention des collaborateurs en leur signifiant que "tout en faisant de l'architecture moderne répondant aux moeurs, aux besoins modernes et en se servant des matériaux nouveaux que l'industrie met à leur disposition, ils doivent veiller à conserver le caractère spécial que les siècles, la nature du sol, l'emploi des matériaux du pays ont donné aux différentes régions de la Belgique...".

Il faut éviter surtout - exposait le manifeste - "d'introduire dans les villages des types d'habitation de ville et pénétrer les moeurs, les coutumes, les façons de vivre de notre population rurale". Un autre alinéa spécifiait : "Il est nécessaire de présenter pour les fermes deux projets de façades, l'une banale, sans style telle qu'on la reconstruirait sans l'intervention d'un architecte, l'autre, pas plus coûteuse mais de bon goût, de style régional décelant le talent de l'artiste. Un bon exemple de construction faisant contraste avec un mauvais exemple contribuera à faire adopter le premier.

Ce témoignage de l'attention active de notre corporation pour le relèvement des ruines amena l'appui des personnalités qui administraient en fait le pays à cette époque troublée. C'est ainsi que la Section agricole du Comité National, par les soins d'une commission spéciale instituée pour la reconstruction des fermes, des habitations rurales et des villages, adressait, le 14 avril 1915, aux bourgmestres des villages sinistrés un rapport signalant l'initiative des architectes. "Cette initiative mérite tous les encouragements des commissions provinciales. Il est à craindre qu'un grand nombre d'intéressés se passeront du concours des architectes dans un but d'économie. La Société Centrale d'Architecture a jugé qu'il fallait tenir compte de cette situation de fait et que si les architectes ne prenaient pas généreusement l'initiative de présenter quelques plans-types très simples, de très bon goût et de style régional, on s'exposerait à regretter des erreurs.". Dès 1915 le cri d'alarme était ainsi lancé et déjà l'organisation se préparait.

[...]

Par la suite, l'idée première d'études de plans-types fut abandonnée et remplacée par l'étude de plans spécialement dressés pour des villages brabançons, selon des programmes précis, s'adaptant à des sinistres déterminés. Trente-trois programmes furent ainsi dressés par les soins de missions composées d'architectes et d'agronomes, qui répartirent leurs enquêtes en seize districts.

[...]

Une chose sera regrettable, bien plus que l'indifférence des artistes pour la reconstruction rurale - indifférence qui prendrait fin par une utilisation plus honnête du labeur de chacun - : c'est la disparition de la documentation éditée à ce moment par des moyens de fortune.

[...]

Durant les années 1917 et 1918, il fut donné à quelques architectes de réaliser certaines de leurs études, grâce aux subsides généreux de l'Oeuvre Suisse en Belgique. L'effort accompli sous son égide pourra faire l'objet d'un exposé spécial copieusement illustré et documenté.

Au début de 1918, le Commission d'Études des Reconstructions rurales élargit le champ de son activité en mettant à l'étude, sous la forme du concours public, des

"types de petites constructions rurales isolées sises à proximité de bourgs ou de villages et qui abriteraient des ouvriers industriels ou agricoles ou bien des artisans qui pourraient trouver dans la culture d'une petite surface de terre un appoint à leurs ressources ordinaires".

[...]

Le rapport de la Commission d'Études des reconstructions rurales, édité en 1918, qui commente les résultats de ces concours et contient les indications mentionnées ci-dessus, "constate avec plaisir un grand esprit d'observation et une compétence toute spéciale dans l'art de la construction rurale chez plusieurs auteurs de projets".

[...]

On ne peut se défendre, en rappelant tant de bonne volonté, de sacrifice de de labeur, d'un certain étonnement en constatant combien se dévoûment [sic] a peu servi pratiquement, depuis l'armistice. Toute cette organisation s'est effondrée du jour où, maître de ses destinées, le pays a entrepris - suivant la déclaration de ses dirigeants - "l'oeuvre de la Reconstruction". C'est un fait inconcevable, mais réel pourtant : toutes ces préparations n'ont servi à rien !

[...]

Certains Hauts Commissaires royaux ont pu faire des désignations d'architectes qui parviendront - si les Commissaires d'Etat les y autorisent - à élever quelques pignons de grande fendant le ciel ou quelques portes accueillantes ou encore quelques beaux toits rouges couvrant des murs blancs. Il se pourrait encore que des maçons instruits par les bons exemples réalisés, s'efforcent de faire chanter, comme leurs anciens, les modestes matériaux des constructions rurales; mais il est, hélas, plus certain que la majorité de ces habitations sinistrées n'échappera pas à la banalité.

[...]

Toute cette désespérance provient du manque de plan général, de politique de la reconstruction. A cette absence de méthode, il faut attribuer les retards, les réfections malheureuses et absorption [sic] des travaux par des pseudo-compétences. Mais n'est-il pas permis de prévoir que de l'excès du mal sortira le remède, et, du malaise général, l'impatience légitime qui nous replacera, de gré ou de force, sur une voie ordonnée, tout en faisant naître enfin un programme efficace de reconstruction. Et celui-ci nous acheminera vers la solution dans une harmonie d'efforts, de charges et de profits.

C'est précisément parce que nous ne pourrions douter que cette éventualité soit prochaine qu'il y a nécessité à documenter les collaborateurs de demain. A leur intention sont publiés les quelques commentaires ci-dessous. Ils représentent des dispositifs-types pouvant varier selon l'exploitation du bétail et l'étendue des terres cultivées.

[...]

&&&

Index des architectes

Acke, 3
Allard, 4
Bastin, 2, 4
Beyaert, 19
Blomme, 4
Bourgeois, 4, 16
Breuer, 32, 33, 35
Capart, 23
Chandler, 18
Coppieters, 22, 23
de Koninck, 5
De Koninck, 3
de Ligne, 4, 23
de Vroye, 30
Duesberg, 17
Dupuis, 4
Feys, 39
Frampton, 2, 40
Heyninx, 18
Holland, 32
Ieoh Ming Pei, 32, 36
Jaspar, 4, 19
Koch, 32, 34, 35, 38
Lanzetta Pinzon, 32
Le Maire de Warzée., 4
Moenart, 4
Neutra, 5
Noble Richards, 32
Ortega, 32, 36, 38
Pons, 4
Raisin, 18
Roose, 39
Ruskin, 26
Turbay, 32
Vaillat, 28
Van der Swaelmen, 2, 3
Van Nueten, 5
Verwilghen., 2, 4
Viérin, 4, 20, 21
Viollet-le-Duc, 23, 26
Volante, 32, 37, 39
Wright, 5, 35

Table des matières

Régionalismes et architecture en Belgique : l'apport des revues francophones (1918-1980).....	1
Enquête à travers les revues francophones d'architecture : le régionalisme de 1918 à nos jours.....	13
VAES (H.), L'EXPOSITION DE LA VIE RURALE AU PALAIS D'EGMONT. LE SENS DU REGIONALISME, DANS LA CITE, N°6, 1919, PS. 103-105.	14
ARCHITECTURE REGIONALISTE, DANS L'EMULATION, N°8, 1932, PS. 233-239.....	16
JASPAR (P.), A PROPOS DE L'ARCHITECTURE REGIONALE, DANS BATIR, N°9, 1933, P. 321.	19
DELETANG (M.), UN MAITRE DU REGIONALISME. JOSEPH VIÉRIN, DANS BATIR, N°43, 1936, P. 737.....	20
FLOUQUET (P.-L.), MESURE DU REGIONALISME. LES VILLAS NOUVELLES DE FRANZ COPPIETERS, DANS BATIR, N°67, 1938, PS. 253-254.	21
DE LIGNE (J.), REGIONALISME ?, DANS RECONSTRUCTION, N°3, 1941, PS. 28-31.....	23
HENVAUX (EM.), D'UN NOUVEAU REGIONALISME, DANS RECONSTRUCTION, N°14, 1942, PS. 6-9.	26
DELETANG (M.), ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE REGIONALE, DANS LA MAISON, N°2, 1946, PS. 54-56.....	29
FLOUQUET (P.-L.), QUATRE VILLAS REGIONALES, DANS LA MAISON, N°1, 1954, 19-23,30.	30
FLOUQUET (P.-L.), UN CONGRES D'ARCHITECTURE INTERAMERICAIN. DIALOGUE SUR LE REGIONALISME, DANS LA MAISON, N°9, 1959, PS. 294-299, 323.....	31
MATHU (R.), LE REGIONALISME EN QUESTION, DANS APLUS, N°132, 1995, P. 80.	39
VAN DER SWAELMEN (L.), [EXPOSITION DE LA RECONSTRUCTION], LES SECTIONS ETRANGERES D'URBANISME COMPARE, DANS LA CITE, N°4/5, 1919, PS.69-82. [ps. 74-75]... 	40
CALLEWAERT (A.), NOTES D'ARCHITECTURE RURALE, DANS L'EMULATION, N°7, 1921, PS. 102-106.....	41
Index des architectes.....	44